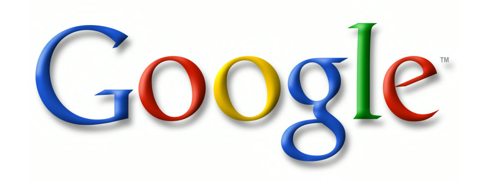
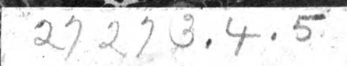
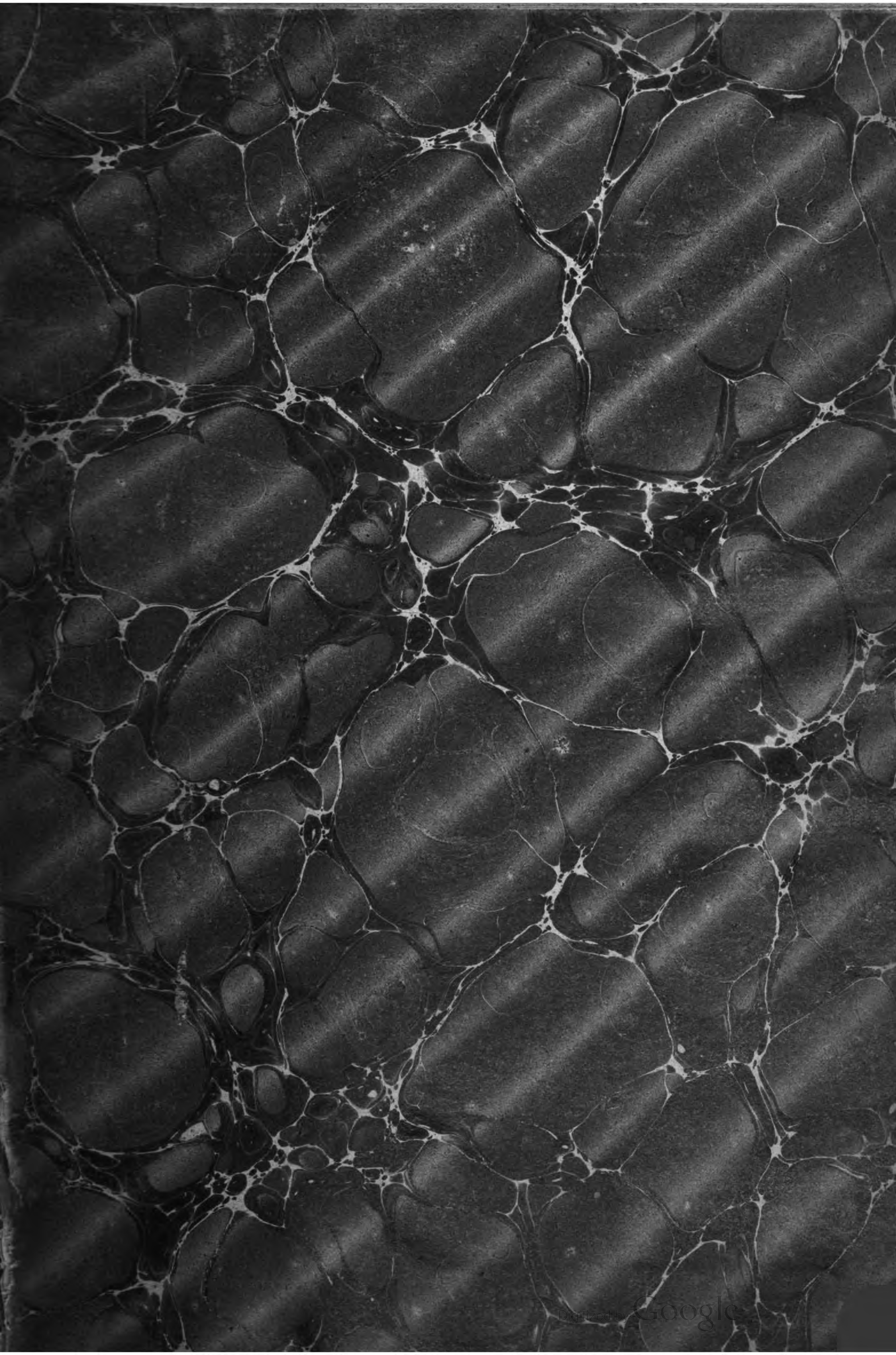





27273.4.5


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LE ROMAN BRETON

en France au Moyen Age

par

PAUL MARCHOT
Docteur ès lettres
Professeur de langue et de littérature française
du moyen âge à l'Université de Fribourg.

Fribourg (Suisse)
Librairie de l'Université (B. Veith)
1898.

En extrayant de mon cours de littérature française du moyen âge la présente monographie du roman breton, je crois combler une lacune et être utile aux étudiants en lettres, spécialement à ceux qui s'adonnent à la philologie romane.

Tandis que pour d'autres branches de la littérature française du moyen âge (la chanson de *geste*, l'histoire, le théâtre), on a d'excellents manuels (Nyrop, Paris et Jeanroy[1], Petit de Julleville[2]), qui donnent du sujet une idée exacte et très suffisamment complète, il n'existe rien de semblable pour le roman breton.

Pour les autres parties du domaine, on se met rapidement, bien qu'un peu sommairement, au courant des résultats acquis, au moyen des deux premiers volumes de l'*Histoire de la langue et de*

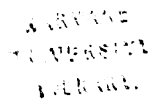
[1] Extraits des chroniqueurs français, contenant d'excellentes notices littéraires.

[2] Le théâtre en France, la partie concernant le moyen âge, qui résume les grands travaux de l'auteur (Paris, 1889).

la littérature française de M. Petit de Julleville, rédigée, comme on sait, par des spécialistes. Mais un des chapitres les moins réussis de ce précieux recueil est précisément l'histoire du roman breton; ou, pour mieux dire, c'est un chapitre totalement manqué par parties: „ . . . il serait, dit M. G. Paris, dont nul ne pensera à contester la compétence en semblable matière, non à corriger ou à compléter, mais à refaire si l'on donnait une nouvelle édition[1]" de cet ouvrage.

En attendant cette nouvelle édition, je me crois en droit de penser que mon petit volume peut rendre des services: il est fait sans prétention, ne contient nullement le fruit de recherches personnelles et vise uniment à exposer le sujet avec brièveté, simplicité et clarté, d'après les travaux récents.

[1] Romania, t. XXV, p. 603.



Chapitre I.

Les Origines du roman breton.

Le roman du moyen âge. Dans l'histoire littéraire du moyen âge, on donne souvent le nom de „romans“ à des compositions qui ne sont pas strictement d'imagination: tels les „romans de l'antiquité“ qui sont des traductions plus ou moins libres de certaines œuvres des anciens, ainsi les romans de *Troie*, d'*Eneas*, de *Jules César*, etc.; tels encore les romans bretons qui ne sont que le récit enjolivé et accommodé au goût de l'époque de légendes et de traditions empruntées aux peuplades celtes de la Grande Bretagne. Il y a aussi des œuvres qui méritent mieux ce nom de romans, par exemple ceux dits „d'aventure“, qui relatent des événements purement imaginaires et dont le fond est pris, la plupart du temps, à des originaux grecs, byzantins, indiens, ou encore aux récits de la tradition orale.

Caractéristique du roman breton. C'est des seconds, dénommés parfois arthuriens ou encore de la Table Ronde, que nous voulons esquisser l'histoire.

Disons avant tout, pour les caractériser, que ce qui les distingue, c'est l'invraisemblance et le merveilleux des aventures. Ils nous font pénétrer dans un monde tout spécial et sont les produits d'une civilisation très différente de la française. Leur étude est importante pour se rendre compte du mouvement des idées à cette époque: avec les chansons de geste, ils forment peut-être les deux chapitres les plus importants de l'histoire de la littérature française du moyen âge.

Signes distinctifs des Celtes. Avant l'ère chrétienne, toute la Grande-Bretagne était peuplée de Celtes, dont les Bretons formaient la principale tribu. Cette race, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que des débris (en Ecosse, en Irlande, dans le Pays de Galles, en Armorique) et qui va s'amoindrissant de jour en jour, écrasée par ses voisines, fut autrefois la plus puissante de l'Europe occidentale. Elle occupait, avant la conquête romaine, les Iles Britanniques, les Gaules, l'Espagne. Elle était singulièrement bien douée pour la poésie, surtout pour un certain genre de poésie, aventureuse, vague, fantastisque. Ses signes distinctifs étaient une imagination ardente, un caractère rêveur mais passionné, la

bravoure dans le combat, la curiosité d'apprendre et de savoir, l'amour du bien dire et un sens très développé de la beauté; mais, par dessus tout, une prédilection extraordinaire pour les aventures invraisemblables. Les Celtes furent et restent de nos jours un peuple créateur de fictions par excellence. Dans les traditions qui sont la matière de la poésie celtique, dit G. Lanson[1], „ce ne sont que voyages au pays des morts, étranges combats et plus étranges fraternités des hommes et des animaux, visions fantastiques de l'invisible et de l'avenir, hommes doués d'une science et d'une puissance surnaturelles, qui commandent aux éléments et savent tous les mystères, animaux plus savants et plus puissants que les hommes", objets tels que lances, arbres, fontaines enchantés. Le miracle est en permanence dans le roman celtique: c'est le monde de l'irréel et du fantasmagorique. Les géants, les nains, les fées, les monstres de toute sorte s'y rencontrent constamment avec les hommes et se mêlent à leur vie, qu'ils influencent de façon bonne ou mauvaise.

Histoire des Celtes de Bretagne jusqu'en 1066. Cette poésie, originale on ne peut le nier, et qui était un monde nouveau pour les Français, leur fut révélée grâce à la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, en 1066.

[1] Histoire de la littérature française.

Les Celtes, à cette époque, étaient bien déchus de leur ancienne puissance. Vaincus d'abord par César, ensuite par les empereurs romains, ils étaient restés sous la domination de Rome pendant trois siècles et demi. On ne peut pas dire pourtant que durant cet espace de temps ils furent entiérement romanisés: ils ne perdirent ni leur langue ni leurs traditions.

Ils n'échappèrent à la domination des Romains que pour tomber dans un esclavage plus dur: au Ve siécle, des Jutes du Danemark, des Frisons, des Francs, surtout des Angles et des Saxons débarquèrent sur la côte de la Grande Bretagne et une lutte terrible s'engagea entre eux et les habitants de l'île. Après soixante ans environ de lutte (450—510), les envahisseurs s'étaient rendus maîtres de plus de la moitié du pays. Une partie de la population aborigène chercha un refuge sur la côte occidentale de France et occupa la région appelée depuis lors la Petite-Bretagne. Ils ont encore à l'heure actuelle des descendants qui parlent breton. Ceux qui restèrent, après cinquante ans de révoltes et de luttes, furent rejetés définitivement et cantonnés dans un coin de l'île, le pays de Galles et la Cornouaille. Les défaites successives qu'ils avaient éprouvées avaient anéanti leur nationalité et porté un coup mortel à leur civilisation[1].

[1] D'après Jusserand, Histoire abrégée de la littérature anglaise.

Tel était l'état de choses en Angleterre, lorsqu'eut lieu l'invasion de Guillaume de Normandie: une race indigène refoulée dans un coin de l'île et les envahisseurs, les Anglo-Saxons, occupant le reste du pays. Le roi des Anglo-Saxons, Harold, fut vaincu et tomba sur le champ de bataille. A sa mort, Guillaume-le-Conquérent, brisant les dernières résistances, devint maître du pays tout entier. Cette date de l'invasion normande est importante à retenir, car ayant donné aux Français d'Angleterre et par eux à ceux de France l'occasion de connaître et de goûter la poésie des Bretons, l'invasion fut cause pour la littérature française du moyen âge d'un enrichissement et, peut-on dire presque, d'un renouvellement[1].

Traditions poétiques des Bretons. Les désastres et les misères qui avaient assailli les Bretons, les invasions étrangères, surtout celles des Germains, les guerres séculaires qui lentement les avaient dépossédés de leur héritage légitime, avaient plutôt avivé qu'atténué leur activité poétique. Cantonnés les uns dans un coin de la grande île, les autres réfugiés dans la presqu'île

[1] Des traditions, des légendes furent aussi prises, quand on connut la poésie celtique, aux Bretons de France, c'est indéniable. Une pléiade de savants celtistes s'occupe maintenant en Angleterre, en France, en Allemagne à distinguer les légendes prises à l'Angleterre, aux „Gallois“, de celles prises à l'Armorique, aux „Bretons“ de France.

armoricaine, ils s'attachaient à leurs traditions comme au plus saint titre de leur droit, comme au plus sûr gage de leur triomphe futur. Ils aimaient à écouter leurs conteurs qui en conservaient et accroissaient le précieux dépôt. Un charme puissant, une efficace consolation émanaient pour eux de ces récits, où la prose parlée alternait avec les vers chantés, qu'accompagnait le son d'une petite harpe, appelée *rote*. Et les étrangers même, ennemis comme les Anglo-Saxons, indifférents comme les Normands, éprouvaient la pénétrante originalité de ces airs et de ces contes[1]. „Les Normands," dit Gaston Paris[2], „quand ils firent connaissance avec les Bretons, furent frappés du nombre et de l'habileté de leurs chanteurs, de l'excellence de leur musique et de l'abondance de leurs traditions généalogiques."

Quel était le contenu de cette poésie ou, comme disent les trouveurs, de la „matière de Bretagne"? Comme les littératures populaires de tous les peuples primitifs, elle contenait d'abord un certain nombre d'éléments mythiques, c'est-à-dire de traditions religieuses, mythologiques ou ethnogéniques, datant de l'époque où les Bretons avaient pratiqué le paganisme. Mais ce qui en faisait le fonds, c'étaient des traditions nationales

[1] D'après Lanson, Histoire de la littérature française.
[2] Littérature française au moyen âge.

qui avaient pris naissance lors de la grande lutte des Bretons contre les Germains. A cette époque, le sentiment national s'était exalté et avait provoqué l'éclosion d'une poésie populaire, d'une épopée qui avait agrandi, magnifié, idéalisé les luttes soutenues et les exploits accomplis. Les chants de cette épopée célébraient surtout un certain Arthur qui avait dû être chef de tribu au Ve siècle et avait sans doute commandé ses compatriotes dans les guerres nationales. Une *Historia Brittonum* fabuleuse du Xe siècle faite par un inconnu et basée en partie sur ces chants nous révèle leur existence. Ce livre, attribué plus tard à un certain Nennius, mentionne pour la première fois le personnage d'Arthur qui a tant d'importance dans le roman breton. Il le fait vainqueur des Germains dans douze combats.

La légende d'Arthur. L'historia regum Brittanniæ de Gaufrei de Monmouth. Avec le temps, cette légende d'Arthur s'agrandit et s'amplifia. Ce ne fut plus seulement un guerrier résistant victorieusement à l'envahisseur, mais un roi breton d'une puissance incomparable, qui avait repoussé les Saxons, les avait chassés de l'île et dont le règne avait eu ensuite une splendeur éblouissante. Il avait conquis l'Ecosse, l'Irlande, les pays scandinaves et la Gaule elle-même. Il avait rempli le monde du nom et de la gloire celtiques. Au moment où il allait s'emparer de

Rome, son neveu Modred s'était révolté contre lui avec une partie de ses sujets. Dans la bataille qu'il lui livra, Arthur le tua, mais blessé mortellement lui-même, il avait été emmené dans l'île mystérieuse d'Avallon, pays où les héros, selon la croyance bretonne, vont jouir d'un bonheur sans mélange. De là, il reviendrait un jour pour rendre aux Bretons l'empire et la puissance, qu'il leur avait déjà donnés une fois.

La légende sous cette forme figure dans l'*Historia regum Brittanniæ* de 1135, ouvrage d'un clerc, Gaufrei Arthur, de Monmouth (?—1154), qui était d'origine galloise[1], mais avait reçu une éducation anglo-normande. C'est une histoire fabuleuse des rois bretons, depuis Brutus, à qui les Bretons sont redevables de leur nom.

Traductions françaises de l'„Historia regum Brittaniæ.“ Ce n'est ni de l'*Historia Brittonum,* dite de Nennius du IXe siècle, ni de *l'Historia regum Brittaniæ,* de 1135, que dérivent les romans bretons de la littérature française, comme nous le verrons plus loin. Mais il était utile de mentionner ces deux ouvrages latins, parce qu'ils nous attestent l'existence à cette époque de la légende d'Arthur chez le peuple breton. Ces livres eurent seulement du succès dans le monde lettré des clercs. Le second, l'*Historia regum Brittaniæ*

[1] Les Bretons furent nommés Gallois (walah) par leurs conquérants germains.

reçut, peu de temps après son apparition, plusieurs traductions françaises en vers: une (vers 1145) aujourd'hui perdue, de l'Anglo-Normand Geffrei Gaimar, une, en 1155, d'un clerc de Normandie, Wace, qui est appelée *Roman de Brut* (de Brutus), une dont on n'a que le début (nommée *Brut* de Munich, parce que le manuscrit est à Munich), et une quatrième en laisses monorimes, dont il reste un fragment.

Dans la sienne, Wace fit des additions empruntées directement aux traditions bretonnes: c'est lui qui parle *pour la première fois* d'une table ronde où s'asseyaient sans ordre de préséance les meilleurs chevaliers de la cour d'Arthur (l'usage était alors de manger à des table adossées aux murs et servies d'un côté seulement). Il ajoute que les Bretons disent de cette table „mainte fable".

Chapitre II.

Les Lais.

Origine du lai, son introduction en France. En dehors du monde des clercs, dans lequel Gaufrei de Monmouth avait introduit, en l'arrangeant à sa manière, la légende arthurienne, elle avait pénétré sous des formes variées et par des canaux

divers dans la société chevaleresque. C'est surtout par les chanteurs bretons que cette introduction se fit. Les musiciens bretons semblent bien s'être déjà fait connaître avantageusement des Anglo-Saxons avant la conquête normande; après celle-ci, ils parcoururent, comme nous l'apprennent les textes, les cours anglo-normandes, puis les cours françaises. Leur instrument était, nous l'avons vu, la *rote*. „Ils exécutaient des morceaux de musique qu'ils faisaient précéder d'une explication du sujet: c'était toujours une petite aventure romanesque; les morceaux de musique et les récits furent désignés en français par le nom de *lais* (lais bretons, lais de Bretagne)[1]," qui paraît emprunté à l'irlandais *laid*. La musique, la *note*, comme on disait, y jouait le principal rôle; toutefois les paroles avaient leur importance et les auditeurs qui ne comprenaient pas le breton éprouvèrent naturellement le besoin de savoir ce qu'elles voulaient dire. On mit ces histoires en vers français et nous avons ainsi conservé une assez riche collection de lais bretons, qui n'ont plus rien de musical et qui sont tous composés en vers de huit syllabes rimant deux par deux. Un seul est en vers de six syllabes.[2] Nous en possédons en tout une trentaine.

Nature du lai. Les lais sont de doux récits, contes d'aventure et d'amour, où figurent souvent

[1] Paris, Littérature française au moyen âge.
[2] Histoire littéraire de la France, t. XXX.

des fées, des merveilles, des transformations; on y parle plus d'une fois du pays de l'immortalité, où les fées conduisent et retiennent les héros; on y mentionne Arthur dont la cour est parfois le théâtre du récit, et aussi Tristan dont nous parlerons. On peut y reconnaître les débris d'une ancienne mythologie, d'ordinaire incomprise et presque méconnaissable; il y règne en général un ton tendre et mélancolique en même temps qu'une passion contenue mais profonde; les personnages y sont transformés en chevaliers et en dames tels qu'ils existent dans le monde roman.[1]

Marie de France. Douze lais, au moins, ont pour auteur une femme nommée Marie, qui était née en France et habitait l'Angleterre dans le dernier tiers du XIIe siècle. La connaissance de l'anglais, (les Saxons semblent avoir adopté aussi les lais), peut-être même celle du breton la familiarisa avec les contes et les légendes du peuple breton. Elle composa ses vers, d'une facilité et d'une simplicité remarquables, vers 1180, sous le règne d'Henri II Plantagenet. Elle est en outre l'auteur d'un recueil de fables (ou *Isopet*) estimé.

Lais de Marie. Parmi les plus connus et les plus beaux lais de Marie, on cite le *Rossignol*,

[1] D'après G. Paris, Littérature française au moyen âge.

les *Deux Amants, Yonec, Lanval,* le *Frêne, Bisclavret* (nom breton du loup-garou), *Tidorel, Éliduc, Guingamor, Tiolet, Milon,* etc. Quelques-uns sont de petits épisodes d'intrigue extrêmement peu compliquée, presque nulle, remarquable par leur brièveté, leur simplicité touchante, leur douceur mélancolique, leur passion contenue. Tel le lai très connu du *Chèvrefeuille,* dont nous parlerons plus loin, ou encore celui du *Rossignol:* Un chevalier toutes les nuits vient regarder sa dame accoudée à la fenêtre; elle a un vieux mari qui s'inquiète et lui demande ce qu'elle fait ainsi; elle répond qu'elle vient entendre le chant du rossignol, et le brutal fait tuer le doux chanteur: la dame envoie le petit corps de l'oiseau à son ami qui le garde dans un coffret d'or fin scellé et orné de pierres précieuses.

D'autres sont ce qu'on pourrait appeler, par rapport aux romans, plus longs et plus compliqués, les „nouvelles" du cycle breton. Ainsi les lais d'*Yonec* qui est le conte de l'Oiseau bleu, du *Frêne* qui a beaucoup de ressemblance avec l'histoire de Griselidis ou de la femme persécutée, de *Guingamor,* chevalier qui séjourne au pays des fées pendant trois cents ans qui lui semblent trois jours, de *Tidorel,* récit des amours d'une reine avec un mystérieux chevalier du lac, d'*Éliduc,* de *Lanval,* des *Deux Amants,* de *Tiolet,* de *Bisclavret,* que nous allons analyser.

Éliduc était le meilleur des vassaux du roi de la Petite-Bretagne; mais des envieux le calomnièrent, et il encourut la disgrâce de son seigneur. Il résolut de s'expatrier, au moins pour quelque temps, et, prenant congé de sa femme Guildeluec, bien qu'ils s'aimassent fidélement l'un l'autre, il s'embarqua pour le pays de Logres (la Grande-Bretagne). Là il apprit que le roi d'Exeter était en guerre contre un de ses voisins, qui voulait malgré lui épouser sa fille, la belle Guilliadon. Éliduc lui offrit ses services, et, par sa valeur et son habileté, le rendit complètement vainqueur. La fille du roi voulut connaître son libérateur; elle l'aima dès qu'elle le vit. Suivant l'usage qui règne aussi bien dans les vieux contes bretons que dans les récits anglo-saxons et dans nos chansons de geste, elle n'hésita pas à lui déclarer son amour et à lui offrir sa main. Éliduc, que l'incomparable beauté de Guilliadon avait frappé, fut profondément troublé par cette déclaration. Il dissimula, comptant sans doute sur le temps et le hasard, et répondit à la jeune fille qu'il était heureux de l'offre qu'elle lui faisait, mais qu'il fallait tenir ce dessein secret jusqu'au moment opportun. En attendant, ils se virent sans cesse en public et en particulier, et leur amour mutuel ne fit que croître; toutefois il n'y eut rien entre eux de répréhensible: se voir, se parler, se faire l'un à l'autre de beaux présents, c'est de quoi se contentait leur bonheur. Un jour arrive un messager de

Petite-Bretagne, qui rappelle Éliduc dans son pays: attaqué par des ennemis redoutables, le roi s'est souvenu de celui qui était son meilleur soutien et s'est repenti de l'avoir écarté de lui. Éliduc obtient du roi d'Exeter la permission de partir; mais Guilliadon se pâme quand il lui apprend cette nouvelle. Rempli de douleur, Éliduc la relève et l'embrasse: „Amie, lui dit-il, écoutez-moi! Vous êtes ma vie et ma mort; je ferai ce que vous désirez, quoi qu'il en doive advenir. — Emmenez-moi, dit-elle, ou je me tuerai. La vie sans vous n'a pas de joie pour moi.“ Il y consent. A la nuit, ils partent ensemble; le bateau qui venait chercher Éliduc les emmène du port de Totness. La traversée est d'abord bonne, et ils vont toucher la côte de Bretagne, quand une violente tempête les écarte du rivage, brise leur mât, déchire leur voile. Éliduc a pris son amie dans ses bras, la rassure et l'encourage. Mais un matelot, se tournant vers lui: „C'est vous, s'écrie-t-il, qui êtes cause que nous allons périr, vous qui avez une épouse légitime, et qui en ramenez une autre, malgré la loi, malgré Dieu! Laissez-nous la jeter à la mer et nous toucherons le rivage“. En entendant ces mots terribles, Guilliadon tombe inanimée. Éliduc saisit lui-même le gouvernail et amène le navire au port, qui était tout près de son manoir. Il conduit le corps de son amie dans la chapelle d'un ermite habitant de la forêt voisine: il veut prier l'ermite de donner la sépulture à Guilliadon, et

fonder un couvent en son honneur. Mais il ne trouve à l'ermitage que la fosse nouvellement creusée du saint homme. Il ne peut se résoudre à procéder tout de suite aux funérailles: devant l'autel, dans la petite chapelle, il fait dresser un lit, sur lequel il étend la morte; il prend congé d'elle en pleurant: „Belle, dit-il, à Dieu ne plaise que je continue à vivre dans le siècle! Douce chére, c'est moi qui ai causé votre mort. Le jour où je vous mettrai en terre, je prendrai l'habit de moine, et je n'aurai d'autre adoucissement à ma douleur que de venir chaque jour à votre tombe. „Puis il gagne son manoir, où sa femme l'accueille avec grande joie; mais il ne lui montre qu'un visage triste et ne lui dit pas une parole d'amitié. Chaque jour, dès le matin, il s'enfonçait dans la forêt et venait à la chapelle où gisait son amie. Il la contemplait longuement, émerveillé de lui voir toujours les couleurs et l'apparence de la vie, pleurait, priait pour son âme et ne rentrait chez lui qu'à la nuit close.

Cependant Guildeluec était inquiète et affligée de l'attitude et des absences de son mari. Elle le fit suivre par un écuyer fidèle et connut ainsi le but de ses courses quotidiennes. Un jour qu'Éliduc avait été obligé de se rendre à la cour du roi, elle prit elle-même le chemin de la forêt et arriva dans la chapelle. En apercevant le corps étendu sur le lit, elle comprit tout; mais quand elle vit la merveilleuse beauté de Guilliadon, encore fraîche

comme une rose nouvelle et joignant sur sa poitrine ses mains blanches et ses doigts effilés, la jalousie fit soudain place dans son âme à un tout autre sentiment: „C'est pour cette femme, dit-elle à l'écuyer qui l'accompagnait, que mon seigneur mène un si grand deuil. Sur ma foi, je le comprends. En voyant une telle beauté en proie à la mort, mon cœur se serre de pitié, en même temps que l'amour le remplit de douleur. „Et s'asseyant devant le lit, elle se mit à pleurer celle qui avait été sa rivale".

Soudain une belette traverse la chapelle et frôle le corps de Guilliadon; l'écuyer, d'un coup de bâton, la tue. Au bout de quelques instants arrive une autre belette, qui, voyant la première morte, court dans le bois et en rapporte une fleur rouge qu'elle met dans la bouche de sa compagne: aussitôt celle-ci revient à la vie. Guildeluec avait tout vu; elle crie à l'écuyer: „Arrête-la!" Il la frappe, et elle laisse tomber la fleur, que Guildeluec met entre les lèvres de la morte. Aussitôt Guilliadon ouvre les yeux, soupire et dit: „Dieu! que j'ai dormi!" La dame l'embrasse et lui demande qui elle est: „Dame, je suis de Logres, et fille d'un roi. J'ai aimé un chevalier appelé Éliduc, qui m'a emmenée avec lui et cruellement trompée. Il avait un femme et ne me le dit pas. En l'apprenant, j'ai perdu connaissance, et voilà qu'il m'a abandonnée sans secours dans une terre inconnue. Il m'a trahie, et je n'ai d'autre tort que de l'avoir aimé. Folle est

celle qui se fie à un homme! — Belle, répond Guildeluec, vous vous trompez. Éliduc, à cause de vous, ne connaît plus de joie dans ce monde. Il vous croit morte, et chaque jour il vient ici vous contempler en pleurant. C'est moi qui suis son épouse. La douleur où je le voyais vivre me brisait le cœur; j'ai voulu savoir où il allait, je l'ai suivi, je vous ai trouvée, je vous ai rappelée à la vie et j'en ai grande joie. Soyez heureuse: je vous rendrai à celui que vous aimez; je vous le laisserai et je prendrai le voile. „Elle fait chercher Éliduc; en voyant les transports de joie des deux amants qui se retrouvent, elle ne peut douter des sentiments de son mari. Elle lui demande de la laisser partir, se faire nonne et servir Dieu, afin qu'il puisse prendre celle qu'il aime: „car il ne convient pas à un homme de garder deux femmes, et la loi ne peut le permettre". Elle se fait construire une abbaye autour de l'ermitage, et s'y enferme avec trente nonnes. Éliduc épouse la belle Guilliadon, et ils vivent longtemps heureux. Enfin tous deux sont las du siècle. Éliduc bâtit à son tour un couvent où il se retire; Guilladon va rejoindre dans son monastère Guildeluec, qui la reçoit comme une sœur: elles priaient pour leur ami, et leur ami priait pour elles. Ainsi tous trois finirent leurs jours. De leur aventure, „les anciens Bretons courtois" firent un lai, dont Marie a mis le thème en vers dans la douce langue de France[1].

[1] Paris, La Poésie du moyen âge, 2e série, p. 119.

Lanval. — Le lai de Lanval est l'histoire d'un chevalier qui est consolé des déboires de la vie par l'amour d'une fée. Mais il néglige une condition qui lui était imposée, et s'attire ainsi un malheur dont le délivre une nouvelle intervention de la fée.

Lanval ne devait découvrir son amour à personne, sous peine de perdre son amie pour toujours. Or, un jour, une trentaine de chevaliers de la cour d'Arthur s'étaient rendus, pour se divertir, dans un jardin situé au pied de la tour où habitait la reine, et y avaient entraîné Lanval. Aussitôt la reine fait appeler les plus courtoises et les plus belles de ses demoiselles, au nombre de plus de trente, pour aller se divertir avec les chevaliers. Elles descendent au jardin. Les chevaliers tout joyeux vont à leur rencontre, et chacun en prend une par la main. C'était là belle réunion. Lanval s'en va d'un autre côté, loin des autres. Il lui tarde de pouvoir tenir son amie et il ne prise aucune autre joie. Quand la reine le voit seul, elle se dirige de son côté, s'assoit près de lui, et lui découvre ses sentiments:

„Lanval, moult vous ai honoré
Et moult chéri et moult aimé.
Pouvez avoir tout mon amour:
Dites m'en votre volonté!"

Lanval lui répond:

„Madame, en repos me laissez!
Je n'ai cure de vous aimer.
Longuement ai servi le roi,

Ne lui veux pas mentir ma foi.
Jamais pour vous ni votre amour
Ne ferai tort à mon seigneur!"

La reine courroucée lui dit alors: „Lanval, je vois bien que vous n'aimez guère pareil plaisir. On me l'a dit assez souvent, que vous ne vous souciez pas des femmes. Mais il vous faut de jeunes écuyers, bien attifés. Vilain couard! Le roi a bien tort de vous souffrir auprès de lui!"

„Dame, répond Lanval, je ne suis pas ce que vous dites. Mais j'aime celle qui doit avoir le prix sur toutes celles que je sais."

„Et une chose vous dirai,
Qu'une de celles qui la sert,
Toute la plus pauvre servante,
Vaut mieux que vous qui êtes reine,
De corps, de beauté, de visage,
D'esprit, de cœur et de bonté!"

Il oubliait, dans sa colère, qu'en révélant ainsi le secret de son amour, il devait perdre son amie.

La reine accuse Lanval près du roi de l'avoir requise d'amour, et, sur son refus, de s'être vanté d'avoir une amie si noble et si fière que sa plus pauvre chambrière valait mieux qu'elle-même. Lanval déclare que la première partie de l'accusation est fausse, mais qu'il a bien tenu le propos qu'on lui prête. Il est cité devant la cour du roi, qui le somme de faire venir son amie pour justifier son dire. Comme il a perdu le pouvoir d'évoquer la fée, il va être condamné, lorsqu'on

voit arriver successivement deux demoiselles richement vêtues, puis deux autres, qui annoncent la venue prochaine de leur dame. Celle-ci paraît enfin, montée sur un blanc palefroi, magnifiquement harnaché. C'était la plus belle dame qu'on eût jamais vue. Sous son manteau de pourpre, sa tunique blanche, lacée sur les côtés, laissait voir l'élégance de sa taille nue:

Le corps eut beau, basse la hanche,
Le cou plus blanc que noif sur branche;
Les yeux eut vairs, blanc le visage,
Belle bouche, nez bien assis,
Les sourcils bruns et beau le front,
Tête bouclée et blondissante:
Fil d'or ne jette tel lueur
Que ses cheveux sous le soleil.

Un épervier sur le poing, et suivie d'un lévrier, elle venait au petit pas, accompagnée d'un gentil damoiseau portant un cor d'ivoire. Jamais on ne vit de si grandes beautés, ni en Vénus, ni en Didon qui était reine, ni en Lavinie. Petits et grands, vieillards et enfants se pressaient pour la voir. Les juges en étaient „réchauffés de joie". Il n'y avait pas à la cour d'homme si vieux qui ne la regardât volontiers et qui ne l'eût servie si elle l'eût permis.

On avertit Lanval. Il la reconnaît et se prend à soupirer; le sang lui monte au visage. „Voici mon amie! dit-il. Peu m'importe la vie, si elle n'a pitié de moi."

La dame descend de cheval devant le roi,

qui se lève avec toute sa cour pour lui faire honneur. Elle laisse choir son manteau pour qu'on puisse la mieux voir. Puis elle parle ainsi:

„Arthur, fait-elle, écoute-moi,
Et ces barons qu'ici je vois!
J'ai aimé un de tes vassaux,
Lanval, que vous voyez ici!
En ta cour il fut accusé.
Je ne veux point que ce qu'il dit
Tourne à son dam. Ce sache donc
Que c'est la reine qui eut tort;
Jamais d'amour ne la requit.
Quant à la vanterie qu'il fit,
Si par moi peut en être absous,
Par vos barons soit acquitté."

A l'unanimité la cour déclare que Lanval ne s'est pas vanté sans raison, et l'acquitte. Alors la fée prend congé d'Arthur. Lanval était monté sur la pierre de marbre noir qui servait aux pesants hommes d'armes pour se mettre en selle. Au moment où son amie franchit le seuil, il saute derrière elle sur son palefroi, et s'en va avec elle dans l'île fortunée d'Avallon. Nul n'en entendit plus parler, et Marie de France n'en peut rien conter de plus.[1]

Les deux amants. Le seigneur de Pitre-sur-Seine aimait si tendrement sa fille unique qu'il ne voulait point la donner en mariage. Pour

[1] Petit de julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, t. I. Les citations sont faites en français rajeuni.

éconduire les prétendants, il fit publier qu'elle n'appartiendrait qu'à celui qui la pourrait porter entre ses bras au sommet d'une côte qui dominait sa ville. Plusieurs s'y essayèrent, mais faillirent à mi-route. Pourtant, sa fille aime en secret un jeune homme. Comment mènera-t-il à bien l'entreprise? Sur le conseil de son amie, il part pour la savante Salerne, où une vieille femme, habile en l'art de physique, lui compose un philtre qui ranimera ses forces. Il revient, et s'offre à tenter l'épreuve. Il prend son amie dans ses bras, et gravit la côte, à grande allure, si joyeux qu'il ne lui souvient pas de boire son philtre. Elle sent qu'il se lasse: „Ami, buvez! — Belle, je sens tout fort mon cœur. Je ne m'arrêterai pas le temps de boire, si longtemps que je pourrai marcher trois pas encore.“ Et plus loin: „Ami buvez votre philtre!“ Il refuse toujours, et toujours monte. Il atteint enfin le sommet de la montagne, et tombe mort. Son amie s'étend auprès de lui, baise ses yeux et sa bouche, et meurt aussi. Le philtre s'est répandu sur la terre: le mont en est arrosé, et mainte bonne herbe en germe.[1]

Tiolet. Tiolet élevé par sa mère au milieu d'une forêt, reçoit d'une fée le don d'attirer et d'apprivoiser les animaux sauvages. Un jour, ayant vu un chevalier équipé, il réclame les armes de

[1]) Bédier, Revue des deux mondes, 15 Octobre 1891.

son père et se met à parcourir le monde. Il arrive à la cour d'Arthur, où il remarque la jolie fille du roi de Logres, qui n'épousera que le chevalier qui lui apportera le pied droit d'un cerf blanc gardé par un lion. Tiolet, grâce au don de la fée, accomplit l'aventure et, grièvement blessé, envoie le pied par un chevalier à Arthur. Mais le messager voudrait lui-même épouser la fille du roi, il attaque Tiolet et le laisse pour mort. Le héros est pourtant guéri par le médecin de la Montagne noire et obtient la jeune fille en mariage.

Bisclavret. Dans *Bisclavret,* un jeune chevalier breton, cédant à la curiosité de sa jeune femme, lui découvre que, durant trois jours de chaque semaine pendant lesquels il s'absente, il se transforme en loup et ne reprend forme humaine qu'en remettant ses habits qu'il laisse près d'une chapelle. La femme infidèle fait enlever les vêtements par un „ami", et le malheureux chevalier reste pendant un an loup-garou dans la forêt. Il se jette enfin aux pieds d'un roi qui chassait, le suit à sa cour et, à la première rencontre, se jette sur sa femme et sur celui qui est devenu le mari de celle-ci. Les coupables avouent alors leur méfait, rendent les vêtements et le loup-garou peut reprendre forme humaine.

Autres lais. Parmi les lais qui ne sont pas de Marie, mais dont quelques-uns sont plus anciens,

nous citerons *Graëlent* (même sujet que Lanval), *Guiron* (qui est perdu, c'est l'histoire d'un amant qui est tué par le mari et dont le cœur est mangé par sa dame sur l'ordre du mari), *Ignaure* (même thème), *Doon,* le *Cor* (où ne peuvent boire que des maris aux femmes fidèles) du XII[e] siècle, le seul lai en vers de six syllabes, composé par l'Anglo-Normand Robert Biket.[1]

D'autre lais sont perdus, puisqu' un recueil norvégien de lais du XII[e] siècle, traduit du français, en renferme plusieurs qu'il est seul à nous faire connaître.

Nous avons réservé l'examen de quelques lais sur Tristan, par lequel nous ouvrirons le chapitre suivant.

Chapitre III.

Les Amours fabuleuses de Tristan et Iseut.

Lais épisodiques sur Tristan. Il arrivait souvent que plusieurs lais étaient consacrés à un même héros, si bien qu'en les réunissant on pouvait composer de ce héros une sorte de biographie poétique. C'est ce qui semble s'être produit pour Tristan, le plus célèbre des guerriers, des harpeurs

[1] Paris, Littérature française au moyen âge.

et aussi des amants dans la tradition bretonne, complètement étranger à l'origine au cycle d'Arthur avec lequel certains poèmes l'ont mis plus tard en rapport. Les romans qui le concernent et auxquels nous allons passer, se composent d'épisodes isolés, qu'on a, plus ou moins habilement et dans un ordre qui varie autant que les récits eux-mêmes, soudés ensemble. Nous avons d'ailleurs conservé sur les amours de Tristan et de la reine Iseut des lais épisodiques, celui du *Chèvrefeuille* de Marie de France, et deux autres de la *Folie Tristan.*[1]

Dans le *Chèvrefeuille,* Tristan, banni de la cour du roi Marc, apprend qu' Iseut doit tra-traverser la forêt où il s'est retiré: il jette sur le chemin une branche de coudrier autour de laquelle est roulée une branche de chèvrefeuille et sur laquelle il a gravé au couteau l'inscription suivante:

Belle amie, ainsi va de nous:
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

La reine voit, comprend, entre sous bois. Elle trouve Tristan: ils se réconfortent et s'encouragent dans l'espoir d'une prochaine réunion. Puis ils se séparent en pleurant.

La fable de Tristan et d'Iseut. Tristan, prince de Léonois, était, dit M. Gaston Paris, un

[1] Histoire littéraire de la France, t. XXX. Toutefois les versions qui nous sont parvenues sont moins anciennes que les poèmes.

héros de la poésie celtique, originairement tout à fait étranger au cycle d'Arthur et propre à d'autres tribus. Son histoire a très probablement des origines mythologiques et rappelle en plus d'un point celle de Thésée. En voici le résumé:

Tristan de Léonois, fils de la sœur du roi Marc de Cornouaille, orphelin dès l'enfance et élevé par son oncle, défie et tue le Morhout[1] d'Irlande, qui était venu, comme chaque année, réclamer de la Cornouaille un tribut de jeunes garçons et de jeunes filles. Blessé par le fer empoisonné de son adversaire, Tristan arrive, inconnu, à Dublin, chez la reine d'Irlande, sœur du Morhout, qui seule peut guérir les plaies faites par son frère, et qui le guérit.

Tristan revient plus tard à Dublin, sous un nouveau déguisement: il est chargé par son oncle de lui ramener la fille du roi, Iseut la blonde. Il trouve le pays en proie aux ravages d'un serpent monstrueux: le roi a promis sa fille à qui pourrait le mettre à mort. Tristan le tue, et lui coupe la langue; mais, atteint par le venin du monstre, il tombe évanoui, et, pendant ce temps, un autre coupe la tête du serpent, et, se prétendant le vainqueur, réclame la récompense promise. Tristan est relevé par Iseut, qui ne le connaît pas; elle le soigne et le guérit. Un jour qu'il est dans le bain qu'elle lui a préparé, elle trouve son épée et y voit la brèche laissée par le mor-

[1] Sorte de minotaure.

ceau qui s'est brisé dans la tête du Morhout et qu'elle a gardé: elle reconnaît le meurtrier de son oncle et, saisissant la grande épée, s'apprête à le frapper dans son bain; mais il la désarme par ses douces paroles. Il confond l'imposteur en montrant la langue du serpent, et demande la main d'Iseut pour son oncle. On la lui donne, et la paix est ainsi scellée entre la Cornouaille et l'Irlande.

Au moment du départ, la mère d'Iseut remet à Brangien, suivante de celle-ci, un flacon contenant un breuvage magique qu'Iseut devra partager avec son mari le premier soir. Dans la traversée, par suite d'une erreur, Tristan vide le flacon avec Iseut, et dès lors ils sont liés par une passion que rien ne pourra éteindre: Iseut est à Tristan avant même d'être à son époux.

Des péripéties diverses de joie et de douleur remplissent leur vie pendant des années; inventant sans cesse des moyens de tromper la surveillance et de dérouter les soupçons, trahis plus d'une fois, échappant plus d'une fois, ils sont enfin surpris, et, bannis par Marc, ils se réfugient dans la grande forêt du Morois, où longtemps ils mènent une vie heureuse et sauvage, qu'alimente la chasse de Tristan. Le roi les trouve un jour dormant l'un près de l'autre; il pourrait les tuer, mais son cœur s'ouvre à la pitié: il leur pardonne, et il les rappelle. Mais ils sont de nouveau surpris, et Tristan, pour sauver Iseut, quitte la Cornouaille.

Plus d'une fois, sous un déguisement ou sous un autre, il trouve moyen d'y revenir et de revoir celle qu'il aime.

Mais la vie qu'il mène, habituellement séparé d'Iseut, lui est à charge. Il essaie d'échapper à son tourment en formant de nouveaux liens: il épouse, dans la Petite-Bretagne, une autre Iseut, Iseut „aux blanches mains“; mais, le soir des noces, l'anneau que lui avait donné Iseut la blonde frappe ses yeux, et il ne peut se résoudre à être vraiment le mari de sa femme. Un jour, Tristan se laisse entraîner par Kaherdin, son beau-frère, dans une expédition où il s'agit d'enlever une femme aimée par celui-ci et mariée à un nain qui l'enferme dans un séjour inaccessible: il est blessé d'une arme envenimée; il sait que seule Iseut de Cornouaille pourrait le guérir. Il envoie un messager fidèle lui demander d'abandonner son mari et sa royauté et de venir le sauver: si le vaisseau la ramène, il arborera une voile blanche, sinon une voile noire. Au dernier jour du terme fixé, le vaisseau revient: il porte une voile blanche; Iseut a tout quitté pour son ami. Mais la femme de Tristan, ou par méprise ou exprès (les versions varient), lui dit que la voile est noire. Tristan, qui avait „retenu sa vie“ jusque-là, se tourne vers la muraille et meurt. Iseut arrive, se couche sur son corps, l'embrasse et meurt aussi. Le roi Marc, ayant appris la cause de leur passion, de leurs fautes

et de leurs malheurs, leur pardonne et honore leur mémoire.

Tels sont les faits communs à peu près à toutes les versions qui nous sont parvenues, entières, fragmentaires ou par simples allusions, des aventures de Tristan et d'Iseut. Ce sont aussi les faits qui forment, avec quelques modifications, le sujet du poème dramatique de Wagner. Les récits qui les développent présentent de nombreuses variantes; presque tous sont empreints d'une poésie qui, dès le moyen âge, leur a valu une célébrité et une diffusion exceptionnelles, et dont le charme n'est pas encore effacé. Les versions anciennes sont toutes françaises et remontent au XII[e] siècle[1].

Nature de la légende. La légende de Tristan et Iseut est l'épopée d'amour par excellence. A la race celtique revient l'honneur de l'avoir créée et de l'avoir transmise aux poésies des nations romanes et germaniques, car, après avoir été chanté dans la littérature française, Tristan passa dans les littératures de tous les peuples d'Europe.

Jusque là, l'amour, dans l'ancienne littérature française, n'avait pas été envisagé de cette façon, comme enlaçant toute la vie et devenant le centre même de la vie, créant tout un monde de sentiments, de droits et de devoirs, donnant à la femme une place et un rôle prépondérants, de premier

[1] Paris, Tristan et Iseut dans la Revue de Paris du 15 avril 1894.

plan: même dans les anciennes littératures, l'amour est plutôt traité accidentellement; dans la poésie française, antérieure aux romans celtiques, il n'en est presque pas question. Sous ce rapport, les romans sur Tristan et les romans celtiques en général n'ont pas été sans exercer une grande influence sur les époques postérieures en faisant attribuer dans les fictions romanesques une part beaucoup plus importante qu' auparavant à la femme et à la passion.

Certitude de l'origine celtique. Il y a quelque temps, des érudits allemands ont voulu contester l'origine celtique de la légende de Tristan et Iseut et en attribuer la paternité à des trouveurs français. Mais aujourd'hui, cette opinion a été définitivement abandonnée.

Pour la réfuter, il suffit de rappeler que la plupart des noms propres de cette épopée ont une provenance celtique: Tristan est un nom qui originairement appartient aux Pictes, peuple celte de la Calédonie; Marc en celtique veut dire cheval et le roi Marc, trait fabuleux, a des oreilles de cheval; le Morhout, le minotaure d'Irlande, est formé du mot *mor*, mer. Les noms d'Iseut et de son père Gormond, roi de Dublin, qui seuls sont germaniques, montrent vraisemblablement que la légende, sous la forme qu'elle revêt dans les poèmes français, s'est établie seulement au Xe siècle, alors qu'il y avait à Dublin un petit royaume

d'hommes du Nord *(Vikings)* sous un roi du nom de Gormond; l'épisode du Morhout est probablement un souvenir du tribut que la Cornouaille devait payer à ce Gormond.

La scène où se déroule l'action nous indique clairement aussi que la légende s'est formée dans la monde celtique, composé alors de l'Ecosse, l'Irlande, la Cornouaille, le Pays de Galles et la Petite-Bretagne ou Bretagne française: Tristan est de Léonois, c'est-à-dire d'un pays d'Ecosse; son oncle Marc règne en Cornouaille; le nom de la forêt du Morois dans la Cornouaille s'est transmis jusqu'à nos jours; la première Iseut est d'Irlande; Iseut aux blanches mains vit dans la Petite Bretagne. Ces noms et ces lieux, les trouveurs de France les ignoraient absolument, avant que les fables celtiques n'eussent pénétré, par le canal des Anglo-Normands principalement[1], sur la terre ferme.

Antiquité de la légende; restes d'une époque de barbarie. Nous avons dit tantôt que la légende, telle que nous la possédons dans les poèmes français, avait dû recevoir sa dernière forme vers le Xe siècle. Mais elle contient encore un grand nombre de traits primitifs qui nous reportent à une date beaucoup plus ancienne,

[1] Pour la légende de Tristan aussi, on reconnaît qu'il faut attribuer une part importante dans la transmission aux Bretons de l'Armorique.

où les Celtes vivaient dans une semi-barbarie, habitant au milieu des forêts et logeant dans des huttes. Ainsi, la chambre d'Iseut est traversée par un ruisseau, ce qui permet à Tristan, en y jetant des morceaux de bois, de donner un signal à sa bien-aimée. Les héros ne sont pas à cheval comme dans le monde chevaleresque, mais à pied, et ne connaissent pas la lance, l'arme de la chevalerie par excellence; ils sont armés seulement de l'arc, de l'épée et du javelot. L'arc surtout est l'arme d'une époque très primitive. Tristan et Iseut, chassés par le roi Marc, n'éprouvent aucun embarras à mener une vie sauvage dans la forêt, vivant de chasse, buvant à même les sources, s'abritant dans une caverne ou une hutte. La barbarie des mœurs est également très appréciable: le roi Marc coupe la tête à son nain, parce qu'il a révélé son secret; Iseut, pour se débarrasser de Brangien, qui par le sacrifice de sa virginité la nuit des noces de sa maîtresse a sauvé une situation difficile, ordonne tranquillement à deux serfs d'aller la tuer dans une forêt et de rapporter sa langue; Tristan tue sans hésitation ceux qui espionnent ses amours, quand il peut les surprendre.

Restes d'une vieille mythologie. Ces mœurs sauvages reportent peut-être à un temps où les Bretons n'avaient pas encore été convertis au christianisme. Cela semble confirmé par des débris d'ancienne mythologie qui se trouvent à l'état

fossile dans la légende: le morhout n'est peut-être qu'une sorte de Minotaure, tué par Tristan, nouveau Thésée; un grelot magique que porte au cou le chien Petitcru, fait oublier, quand il tinte, les malheurs passés, c'est la propriété des eaux du Léthé; l'arc de Tristan ne manque jamais le but comme le javelot de Céphale; peut-être le chien de Tristan ne manquait-il jamais sa proie, dans les versions primitives, comme le chien de Céphale; le roi Marc a des oreilles de cheval, il fait songer à Midas; son nain révèle ce secret à une aubépine (mais devant trois témoins), nouvelle ressemblance avec la fable de Midas; Tristan, déguisé en fou pour se rapprocher d'Iseut et reconnu par son chien fait penser à la fable du retour d'Ulysse à Ithaque.[1])

Poèmes français sur Tristan. Les aventures de Tristan ont fait l'objet au XII[e] siècle de nombreux poèmes français, dont aucun malheureusement ne nous est parvenu entier et dont plusieurs sont même totalement perdus. D'un *Tristan* composé vers 1150 par un certain Béroul qui vivait en Angleterre, il ne nous reste qu' un fragment. Chrétien de Troyes, dont nous parlerons plus loin, composa un *Tristan,* qui est perdu. De même celui d'un poète nommé Lachèvre et qu'on trouve cité avec éloges. Vers 1170, un autre

[1]) Voyez pour ces recherches sur le contenu de la légende de Tristan l'étude de Gaston Paris dans la Revue de Paris du 15 avril 1894.

Anglo-Normand, Thomas, qui se trouve doué d'un véritable sentiment poétique et malgré de la prolixité, de la redondance et parfois de l'obscurité, d'un incontestable mérite de style, composa, en s'aidant de diverses sources, un *Tristan* dont les récits diffèrent souvent de ceux de Béroul . . . . Thomas déclare s'appuyer surtout sur la version d'un conteur breton appelé Bréri, célèbre en effet au XIIe siècle chez les Gallois.[1]) Thomas, dit encore Gaston Paris, est un poète, j'oserais dire un grand poète, si l'expression répondait toujours chez lui à l'inspiration, et s'il ne gâtait souvent par des enfantillages, par des subtilités et surtout par des redites, les délicatesses de son sentiment et les finesses de sa psychologie. Thomas sent avec les héros de son récit; son cœur est intéressé aux peines et aux joies du leur; il cherche jusqu'au fond de leur âme pour en découvrir les replis cachés; son style, embarrassé et souvent obscur quand il s'applique à des récits d'aventures, qui au fond ne l'intéressent pas, devient vivant et nuancé quand il essaie de rendre les sentiments intimes, qui seuls le touchent; il écrit pour lui-même et pour ceux qui ont les mêmes besoins d'émotion que lui. Malheureusement son œuvre ne nous est parvenue que par parties.

Le „Tristan" en prose. Enfin, dans le dernier tiers du XIIIe siècle, il fut composé un long

[1]) Paris, Littérature française au moyen âge.

roman en prose de Tristan, qui a été plusieurs fois remanié et allongé dans le courant du même siècle. Le dénoûment y est tout différent: Tristan est surpris et blessé à mort par le roi Marc dans la chambre d'Iseut. Il se réfugie chez son ami le sénéchal Dinas et obtient de revoir Iseut une dernière fois. Elle veut mourir avec lui, et Tristan l'embrasse si étroitement que leurs deux cœurs se rompent.[1]) Pourtant les éditions de ce Tristan en prose des XV[e] et XVI[e] siècles donnent le dénoûment primitif, parce qu'un des manuscrits, précisément celui sur lequel elles sont basées, l' avait conservé.

Traductions en langues étrangères. On peut juger par le nombre des trouveurs qui la traitèrent du succès qu'obtint en France la „fable" merveilleuse de Tristan. Il ne fut pas moindre chez les autres nations du continent, qui ne la connurent du reste que grâce aux versions françaises.

Vers 1170 déjà, un Allemand, Eilhart d'Oberg, écrivit un Tristan complet, en traduisant peut-être un poème français qui est perdu. Le fragment de Béroul coïncidant jusqu'à un endroit donné avec cette version, peut-être aussi Eilhart s'est-il servi de Béroul, car on suppose que la seconde partie du fragment de Béroul n'est pas de lui.

[1]) Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, t. I.

Le succès du poème de Thomas fut très grand à l'étranger. Gotfrid de Strasbourg l'imita, avec un grand talent de forme, dans un poème allemand, qui malgré ses 19552 vers, ne répond à peu près qu' aux deux tiers de l'œuvre de Thomas. Il fut achevé en deux fois au XIIIe siècle par deux continuateurs. Quelque temps après, en 1226, ce fut le moine Robert qui mit le poème en prose norwégienne pour le roi Hakon; il suit fidèlement Thomas, mais en abrégeant beaucoup. Enfin, du XIVe siècle date une version anglaise en vers qui est fortement dénaturée.

C'est dans Gotfrid de Strasbourg, rajeuni à l'époque romantique, que Richard Wagner a puisé l'inspiration de son *Tristan et Isolde,* où la légende traditionelle est fort librement traitée pour les besoins du théâtre et de la musique.

Analyse du fragment de Béroul. Le fragment de Béroul raconte les amours mouvementées et d'un intérêt vraiment poignant de Tristan et de la reine Iseut, à la cour du roi Marc d'abord, ensuite dans la forêt du Morois, où ils ont cherché un refuge.

Le nain bossu Frocin qui sait l'avenir a dénoncé leurs relations coupables au roi et le fait assister, caché dans un arbre, à un de leurs rendez-vous. Mais Iseut a aperçu dans la fontaine l'ombre de son mari et par des phrases calculées, auxquelles Tristan qui a compris fait des répli-

ques habiles, elle donne le change à son époux. Rasséréné et ayant retrouvé sa confiance, il jure de tirer vengeance du nain: la prescience de celui-ci lui permet de se soustraire par la fuite à une mort assurée.

Tristan rentre en faveur, mais trois barons jaloux de son crédit réveillent adroitement les soupçons endormis de Marc, qui rappelle le nain, afin de le consulter sur un moyen sûr de surprendre les amants.

On leur dresse un piège; on confie une mission pressante à Tristan qui devra partir le lendemain matin: la nuit, vraisemblablement, il ne pourra se tenir de faire ses adieux à la reine. Le lit de Tristan, le neveu de Marc, est en effet dans la chambre des époux et, si Marc s'absente la nuit, il ne résistera pas au désir de se rendre dans le lit d'Iseut. A minuit, le roi quitte la chambre et le nain saupoudre le sol entre les deux lits de farine blanche. Mais Tristan s'est aperçu de la manœuvre: d'un bond il franchit la distance peu considérable qui sépare les deux lits et se trouve aux côtés de son amie. Par malheur, un sanglier l'avait blessé la veille à la chasse; dans l'effort qu'il fait, sa blessure se rouvre et il souille de sang sans le savoir le lit d'Iseut; en outre, dans le bond qu'il fait pour regagner sa couche, du sang coule sur la farine qui jonche le sol. La preuve est manifeste, les amants sont trahis. Le roi irrité n'ajoute aucune créance aux dénégations

invraisemblables de Tristan et, sommairement, sans jugement, condamne les deux coupables au bûcher.

Le jour fatal est venu; un grand concours de peuple, dont les supplications en faveur du héros qui a tué le Morhout restent inexaucées, se presse sur le lieu du supplice. On amène Tristan le premier; mais sur la route qu'on lui fait suivre se trouve, bâtie sur un rocher à pic d'une hauteur colossale et surplombant la mer, une chapelle accessible seulement d'un côté. Tristan conçoit un espoir de salut: il demande à faire ses dévotions à la chapelle, enjambe la fenêtre, saute sur le rebord du roc et de là se précipite dans le vide. C'était la mort certaine, mais le vent s'engouffrant dans ses vêtements le soutient et, fait invraisemblable, il touche le sol du rivage sans se faire de mal. Il est sauvé, il s'enfuit. Le rocher duquel il s'élança, porta depuis le nom de Saut Tristan. Sur sa route, il rencontre son fidèle écuyer Governal qui ne se croyant plus en sécurité a quitté la ville sur son cheval et a, par bonheur, emporté l'épée de son maître. Tristan se désespère à cause d'Iseut: tous deux conviennent de se cacher dans un bouquet d'arbres au bord de la route pour tâcher, par les indiscrétions des passants, d'apprendre son sort. Mais Marc, au lieu de livrer Iseut aux flammes, sur la demande d'une troupe d'immondes lépreux, la leur a remise pour en „faire leur plaisir“ et la garder

avec eux. La troupe passe près de l'endroit où sont cachés Tristan et Governal; ils sortent de leur cachette et, sans daigner tirer l'épée, ils mettent cette bande de coquins en fuite à coups de bâtons. Tristan a la joie indicible d'avoir sauvé son amie; tous trois fuient en hâte dans la forêt du Morois.

La vie sauvage que mènent les deux amants dans la forêt constitue l'épisode le plus touchant du poème. Tristan tue du gibier au moyen d'un arc dérobé par Governal à un forestier, plus tard avec un arc „qui ne manque jamais le but", qu'il a réussi à fabriquer. Ils couchent dans des huttes de feuillage, changeant chaque jour de gîte. Le chien fidèle de Tristan, Husdent, vient un jour les rejoindre. A l'attache, il était accablé de tristesse, refusait de manger, Marc lui a fait donner la liberté, et le brave animal, prenant aussitôt la piste de son maître, est entré dans la chapelle, a fait le saut du rocher, a passé par le bouquet d'arbres et est enfin arrivé dans la forêt. Les amants craignent un instant que le chien n'ait été suivi et ne trahisse leur retraite, mais ils se rassurent: par mesure de prudence, Tristan le dressera à chasser sans aboyer. A la longue, les amants souffrent cruellement: leur santé est altérée par l'uniformité de la nourriture, leurs vêtements tombent en lambeaux.

Une fois, au plus chaud d'une journée d'été, un forestier les surprend endormis côte à côte dans

la forêt. Tristan, fatigué d'une longue chasse, avait gardé ses braies et la reine sa chemise (au moyen âge, on couchait entièrement nu); entre eux il avait mis son épée, ils ne pensaient pas à mal. Le forestier, pour gagner la grosse récompense promise par Marc, court aussitôt dénoncer l'endroit à celui-ci, qui se rend seul dans la forêt pour tirer lui-même des coupables une vengeance trop différée. Il entre dans la hutte l'épée haute, mais il les voit couchés avec leurs vêtements, leurs corps séparés par l'épée nue. Des doutes sur leur culpabilité renaissent à l'instant dans son esprit. Dans ces conditions, il ne peut se résoudre à les frapper, mais il leur fera savoir qu'il les a surpris dans leur sommeil et qu'il les a épargnés. Un rayon de soleil se jouant dans le feuillage venait frapper le visage d'Iseut, Marc dispose ses gants de manière à l'arrêter; de plus, il échange son anneau contre celui d'Iseut et son épée contre celle de Tristan. Surprise et effroi des amants à leur réveil. Ils décident de concert avec Governal de s'éloigner de la forêt à marches forcées et de chercher un autre refuge.

Au bout de trois ans, le philtre d'amour dont le pouvoir ne devait avoir qu'une durée limitée, cesse de faire sentir ses effets. Quand ils cessent, Tristan se rend immédiatement compte de l'ingratitude de son sort, de la vie cruelle, des souffrances que lui-même impose à la reine. Celle-ci, de son côté, fait des réflexions analogues, elle

regrette son prestige de reine, la vie agréable qu'elle menait à la cour, etc. De commun accord, ils décident de faire auprès du roi Marc une tentative de réconciliation, en l'assurant qu'il n'y eut jamais entre eux d'„amour vilaine". C'est ce que le roi semble admettre, car il consent à reprendre Iseut en exigeant l'éloignement de Tristan.

Bien que le philtre n'agisse plus, les amants ne peuvent s'oublier et ils recommencent à avoir des rendez-vous secrets lors des absences du roi. Les barons félons reprennent de leur côté leur espionnage. Tristan en tue deux qui l'épiaient. Ici finit le fragment.

Les fragments du „Tristan" de Thomas. Par un heureux hasard, les fragments de Thomas concernent la fin de l'histoire de Tristan; ils forment comme une suite au fragment de Béroul.

Le héros a été à nouveau surpris par le roi Marc et s'est exilé en Bretagne. Divers déguisements lui permettent encore de revoir son amie à des intervalles espacés. Mais il est rongé par l'inquiétude loin d'elle, il s'imagine qu'elle l'oublie et, pour tromper sa douleur, il épouse Iseut aux blanches mains, fille du roi de Bretagne, avec l'espoir secret d'oublier la première Iseut.

Mais il ne saurait changer son cœur, c'est toujours Iseut la blonde qu'il aime: et le soir des noces, après que ses yeux sont tombés sur un

anneau présent de sa bien-aimée, il ne peut pas se résigner à être véritablement le mari de sa femme. Ainsi, il l'a injuriée gravement et elle tirera plus tard de lui la plus cruelle des vengeances. Il se trouve après son mariage profondément malheureux et rend sa femme malheureuse par son indifférence et sa froideur. Suivent diverses aventures d'un intérêt secondaire.

L'épisode capital du *Tristan* de Thomas est celui qui terminait le poème, le récit de la mort des amants. Qu'on nous permette d'en donner, d'après Gaston Paris, une analyse détaillée, coupée de citations.

Entraîné par son beau-frère Kaherdin dans une expédition où il s'agit d'enlever à un nain malfaisant une femme aimée qu'il tient captive, Tristan a été blessé par une arme empoisonnée. C'est une blessure dont seul pourrait le guérir Iseut la blonde, qui tient de sa mère la connaissance des simples.

Tristan fait appareiller ses plaies et chercher des médecins; on lui en amène en nombre, mais aucun ne sait guérir ce venin, car ils ne le découvrent même pas. Ils ne savent faire aucun emplâtre qui l'attire au dehors; ils ont beau battre et broyer leurs racines, cueillir leurs herbes, mêler leurs potions, ils ne l'aident en rien. Tristan ne fait qu'empirer. Le venin se répand par tout son corps et le fait enfler dehors et dedans; il devient noir et livide; ses os commencent à se découvrir. Il sent qu'il va perdre la vie s'il n'est secouru au plus tôt, qu'aucun d'eux ne peut le panser et qu'il lui faudra mourir. Cependant, si la reine Iseut était là, elle le guérirait; mais il ne peut aller à elle:

un voyage en mer le tuerait, et en Cornouaille il a des ennemis cruels. Iseut non plus ne peut venir à lui: il ne voit pas qu'il puisse guérir. Il souffre cruellement de son état de langueur et de sa plaie; le venin l'angoisse durement. En secret il mande Kaherdin; il veut s'ouvrir à lui, car entre eux règne la plus loyale amitié. Il ordonne que tout le monde sorte de la chambre; dans la maison même il ne doit rester qu'eux deux. Iseut, sa femme, se demande en son cœur ce qu'il veut faire: voudrait-il quitter le siècle et devenir moine? Elle en est grandement troublée. Elle va s'appuyer, en dehors de la chambre, contre la paroi qui touche au lit, car elle veut écouter l'entretien; elle fait faire sentinelle, pour ne pas être surprise, par un serviteur dévoué.

Pendant qu'elle se tient ainsi, Tristan, rassemblant ses forces, se redresse et s'appuie à la muraille. Kaherdin est assis près de son lit; tous deux pleurent tendrement: ils regrettent leur bonne compagnie, séparée après si peu de temps, et leur grande amitié et leurs amours; ils ont le cœur plein de douleur et de pitié, d'angoisse et de peine; l'un se lamente pour l'autre, ils pleurent, ils mènent grand deuil en pensant à la fin de leur amitié si noble et si loyale. Tristan dit enfin à Kaherdin: „Écoutez, ami. Je suis ici un étranger, je n'ai ni ami, ni parent, excepté vous seul; tout le bien que j'ai eu dans cette contrée m'est venu de vous. Si j'étais dans mon pays, je crois que je pourrais guérir; mais ici, beau doux compagnon, je perds la vie faute d'aide; il me faut mourir, car personne n'est en état de me guérir, fors la reine Iseut: elle en a le pouvoir, pourvu qu'elle en ait le vouloir. Mais, beau compagnon, je ne sais comment faire, comment arriver à ce qu'elle le sache... Si j'avais qui voulût aller lui porter mon message, je serais sauvé; j'ai la confiance que rien ne l'empêcherait de me secourir, tant est fort l'amour qu'elle me porte. Je ne vois qu'une ressource, et c'est à vous, compagnon, que je m'adresse. Par amitié, par générosité, faites ce message pour moi... et je vous jure, si vous entreprenez ce voyage, que je de-

viendrai votre homme lige et vous aimerai par-dessus tous les hommes.“ Kaherdin voit Tristan pleurer et gémir, il en a le cœur serré et lui répond doucement: „Beau compagnon, ne pleurez pas: je ferai ce que vous voudrez. Oui, ami, pour vous guérir et vous soulager, je m'exposerai à la mort... Dites ce que vous voulez lui mander, et je ferai aussitôt mes apprêts.“ Tristan répond: „Merci! Or écoutez-moi. Prenez cet anneau: c'est une enseigne entre nous. Quand vous arriverez là-bas, allez à la cour comme un marchand: présentez-lui des étoffes de soie. Faites qu'elle voie cet anneau: elle cherchera aussitôt un moyen de vous parler en secret. Saluez-la de ma part: mon cœur lui envoie tant de saluts qu'il n'en reste plus pour moi. Mon salut à moi est entre ses mains; si elle ne me le rapporte pas, je mourrai douloureusement. Faites-lui bien connaître ma langueur et le mal dont je souffre. Dites-lui qu'elle vienne me soulager; dites-lui qu'elle se souvienne des plaisirs que nous avons eus ensemble, et des grandes peines et des tristesses, et des joies et des douceurs de notre amour loyal et tendre. Rappelez-lui la plaie qu'elle me guérit jadis, et le breuvage que nous bûmes ensemble sur mer: c'est notre mort que nous y avons bue... Saluez aussi Brangien, parlez-lui de mon mal, dites-lui que je meurs si l'on ne m'aide bientôt... Hâtez vous, cher compagnon, et revenez vite; car, si vous tardez, vous ne me trouverez plus. Prenez un terme de quarante jours et ramenez Iseut avec vous. Célez bien tout ce que je vous dis, surtout à votre sœur: qu'elle ne se doute pas de notre amour; vous direz que vous allez chercher un médecin pour guérir ma plaie. Vous emmènerez ma belle nef, et vous prendrez avec vous deux voiles, l'une blanche et l'autre noire. Si vous ramenez Iseut, mettez au retour la voile blanche, et si vous ne la ramenez pas, cinglez avec la voile noire. Je n'ai plus rien à vous dire: Dieu vous conduise et vous ramène sain et sauf!“ Il soupire, il pleure, il gémit; Kaherdin pleure aussi, le baise et prend congé. Il fait ses apprêts: au premier bon vent il s'embarque. Ils

lèvent les ancres, ils dressent le mât, ils cinglent par une douce brise, ils tranchent les vagues hautes et profondes. Kaherdin emporte avec lui de précieuses marchandises, des draps de soie teints de belles couleurs, de la riche vaiselle de Tours, du vin de Poitou, des gerfauts d'Espagne; c'est par ce moyen qu'il pense arriver auprès d'Iseut. Il fend la mer et vogue à pleine voile vers l'Angleterre: il court huit jours et huit nuits avant d'y arriver.

Le courroux d'une femme est redoutable; chacun fait bien de s'en garder. Là où elle aura le plus aimé, c'est là qu'elle se vengera le plus cruellement. Comme leur amour vient rapidement, rapidement aussi vient leur haine, et leur inimitié, quand elle est venue, dure plus que leur amitié. Elles savent modérer l'amour, elles ne savent pas tempérer la haine... Iseut se tenait debout contre la muraille; elle a entendu toutes les paroles de Tristan, elle connaît son amour et s'en indigne dans son cœur: elle sait maintenant pourquoi il est si froid avec elle, lui qu'elle a tant aimé. Elle retient bien ce qu'elle a entendu; elle ne fait nul semblant, mais dès qu'elle le pourra, elle se vengera cruellement sur ce qu'elle aime le plus au monde. Dès qu'on rouvre les portes, elle rentre dans la chambre; elle continue à servir Tristan et à lui faire belle chère, elle lui parle doucement, l'embrasse souvent et baise ses lèvres pâlies; mais elle pense toujours à sa vengeance. Elle demande souvent quand Kaherdin reviendra avec le médecin qu'il doit ramener: ce n'est pas par un intérêt sincère qu'elle s'en informe; elle attend l'occasion de se venger.

Kaherdin arrive à Londres, et Iseut la blonde, dès qu'elle l'a entendu, s'embarque sur son navire. Après quelques jours d'une traversée heureuse, en vue des côtes de Bretagne, une tempête les surprend, et Iseut croit que le vaisseau va périr.

Iseut s'écrie: „Hélas! malheureuse, Dieu ne veut pas que je vive assez pour voir Tristan mon ami; il veut que

je sois noyée ici. Tristan, si je vous avais parlé une fois encore, je m'en soucierais peu. Bel ami, quand vous le saurez, vous ne vous en consolerez pas. La douleur de ma mort, jointe à la langueur dont vous souffrez, vous empêchera de guérir. Si je ne vous ai pas sauvé, c'est Dieu qui ne l'a pas voulu, et c'est la seule douleur que j'aie... Ma mort ne m'est rien: puisque Dieu la veut, je l'accepte; mais, ami, quand vous la saurez, vous mourrez, je le sais bien. Notre amour est ainsi fait que vous ne pouvez mourir sans moi et que je ne puis périr sans vous. Je vois votre mort devant moi en même temps que la mienne. Ami, je *faux* à mon désir: je pensais mourir dans vos bras, être ensevelie dans votre cercueil; mais nous y avons failli. Je vais mourir seule et, sans vous, disparaître dans la mer... Mais je m'en console doucement en songeant que peut-être vous ne saurez pas ma mort: qui vous l'apprendrait? Vous pourrez vivre longtemps encore, attendant toujours ma venue. S'il plaît à Dieu, vous guérirez même, et c'est ce que je désire le plus. Peut-être devrais-je plutôt le craindre: après moi vous aimerez une autre femme, vous aimerez Iseut aux blanches mains. Je ne sais ce qui sera de vous; pour moi, ami, si je vous savais mort, je ne vivrais guère après. Puisse Dieu faire ou que j'arrive à temps pour vous guérir, ou que nous mourions tous deux dans une même angoisse!..."

Cependant à la tempête succède un calme qui retient longtemps le navire en mer; le vent commence enfin à fraîchir, et la nef est bientôt en vue des côtes de Bretagne.

Tristan est plein de douleur; il se plaint, il soupire, il pleure, il s'agite pour Iseut qui ne vient pas. Au milieu de ses tourments sa femme se présente devant lui; elle va exécuter sa ruse: „Ami, dit-elle, Kaherdin arrive; j'ai vu sa nef en mer qui avance à grand' peine. Je l'ai bien reconnue: puisse-t-elle apporter ce qui doit vous guérir!" Tristan tressaille: „Belle amie, vous avez bien reconnu la nef?

Or dites-moi comment est la voile.“ Elle dit: „Je l’ai bien vue: la voile est toute noire; ils l’ont ouverte et dressée, car ils ont peu de vent.“ Tristan sent une douleur perçante; il se tourne vers la muraille et dit: „Adieu, Iseut! Vous ne voulez pas venir à moi; il faut donc que je meure par désir de vous. Je ne puis retenir ma vie plus longtemps; je meurs pour vous, Iseut, belle amie. Vous n’avez pas eu pitié de ma souffrance, mais de ma mort vous aurez douleur, et ce m’est, amie, grande consolation de penser que vous aurez pitié de ma mort.“ Il dit trois fois: „Iseut, amie!“ A la quatrième il rendit l’âme. — Alors par la maison pleurent les chevaliers, les compagnons de Tristan, On l’ôte de son lit, on l’étend sur un riche tapis, on le couvre d’un *paile roué*.

Le vent se lève sur la mer et frappe la voile en plein milieu; la nef aborde bientôt. Iseut débarque. Elle entend dans la rue les grandes plaintes, elle entend sonner les cloches dans les églises; elle demande quel événement s’est produit, pourquoi ces sonneries, pourquoi ces pleurs. Un vieillard lui dit: „Belle dame, nous avons la plus grande douleur qui se soit jamais vue. Tristan le preux, le franc, est mort. Il était large aux besogneux, secourable aux souffrants; c’est le plus grand désastre qui soit jamais arrivé à cette contrée.“ Iseut l’entend, elle ne peut dire une parole. Elle suit la rue, *désaffublée*; elle monte droit au palais. Les Bretons la regardent et s’émerveillent: jamais ils n’avaient vu une femme d’une telle beauté; ils se demandent qui elle est, d’où elle vient. Elle arrive où est le corps, elle se tourne vers l’Orient et fait une triste prière: „Ami Tristan, je vous vois mort, je ne puis vivre après vous. Vous êtes mort pas amour pour moi et je meurs par tendresse pour vous... Ami, ami, si j’étais arrivée à temps, je vous aurais rendu la vie; je vous aurais parlé doucement de l’amour qui a été entre nous, j’aurais plaint notre aventure, je vous aurait rappelé nos grandes joies et nos grandes douleurs, je vous aurais baisé et embrassé. Puisque

je n'ai pu vous guérir, je vais mourir avec vous..." Elle le prend dans ses bras, elle s'étend auprès de lui, elle lui baise la bouche et la face, elle le serre étroitement: corps contre corps, bouche contre bouche, elle rend ainsi son âme, elle meurt auprès de lui pour la douleur de son ami.

Thomas termine ici son écrit; il y salue tous les amants, ceux qui sont pensifs et ceux qui sont heureux, les mécontents et les désireux, ceux qui sont joyeux et ceux qui sont troublés, tous ceux qui entendront ces vers. Si je n'ai dit ce qui peut leur plaire à tous, j'ai dit du mieux que j'ai su... Puissent-ils y trouver consolation contre l'inconstance, contre l'injustice, contre le dépit, contre la peine, contre tous les maux d'amour!

Chapitre IV.

Chrétien de Troyes.

Propagation des contes arthuriens. Nous avons dit que les lais furent répandus et popularisés, en dehors du monde celtique, par des chanteurs, joueurs de *rote*. Ce fut au contraire par de simples conteurs, des récitateurs que les légendes arthuriennes furent propagées au dehors. „Beaucoup de passages des romans du XIIe siècle nous prouvent qu'à la cour des rois, et sans doute aussi à celles des grands seigneurs ...., on ne se contentait point aux heures de loisir, notamment après les repas, d'entendre des musiciens et des chanteurs: on écoutait de simples conteurs qui se

faisaient de leur mémoire ..... et de leur talent de bien dire une véritable profession"[1]. Thomas, dans son *Tristan,* s'appuie sur l'autorité d'un conteur gallois du nom de Bréri ou Bléri, le même qui est appelé quelque part (chez Giraud de Barri) *famosus ille Bledhericus fabulator.*

Transmission aux Français. Selon une hypothèse de G. Paris, les contes bretons sur Arthur auraient d'abord été mis en poèmes en Angleterre par des Anglo-normands. Ce serait ces poèmes primitifs qui auraient été la source des poèmes anglais des XIIIe et XIVe siècles qui existent sur le même sujet. Quant à la France elle-même, elle aurait connu les contes arthuriens soit par ces premiers poèmes anglo-normands, soit directement par des conteurs ou gallois d'origine ou anglo-normands. La grande objection qu'on peut faire à cette théorie est qu'on ne trouve trace nulle part de ces poèmes primitifs supposés. Il est incontestable du reste, et G. Paris le reconnaît maintenant lui-même, qu'une part importante des fables arthuriennes arriva aux Français par le canal des Bretons proprement dits, de la Petite-Bretagne.

Adaptation. Il va sans dire que les récits bretons, si originaux au début, dans lesquels se

[1] Histoire littéraire de la France, t. XXX.

reflétaient une simplicité barbare de mœurs, des sentiments bizarres et un fantastique d'une nature très particulière, furent, une fois entrés en France, assez sensiblement modifiés et adaptés largement au goût et au caractère des Français. On se rend très bien compte de la transformation subie, si l'on compare nos poèmes français du XIIe siècle avec les contes gallois sur l'épopée arthurienne recueillis en prose galloise au XVe siècle et appelés *mabinogion,* c'est-à-dire „contes d'enfants". Ces derniers donnent bien plus l'impression de ce que furent les contes primitifs.

Les romans bretons. Les plus anciens poèmes composés en France sur la „matière de Bretagne" le furent par Chrétien de troyes et s'appellent *Erec et Enide, Cligès, Lancelot, le Chevalier au lion, Perceval.* Ils virent le jour entre 1160 et 1175. La plupart des suivants ont visiblement été composés sous l'influence de Chrétien; comme les siens, ils sont souvent plus ou moins indirectement puisés à des sources celtiques; d'autres sont des inventions françaises ou, plus exactement, des adaptations françaises de contes celtiques, qui se font en changeant les noms des héros, l'ordre des événements, etc. Raoul de Houdan, auteur de *Méraugis de Portlesguez,* fut le plus célèbre imitateur de Chrétien. La faveur dont jouirent les romans bretons, l'engouement qu'ils excitèrent, durèrent jusqu'en 1250 environ. Dans ce laps de

temps de moins d'un siècle, il en avait été composé une masse considérable.

Division. G. Paris les divise pour le fond en deux catégories: les romans biographiques et les romans épisodiques. „Les premiers prennent un héros depuis sa naissance, ou au moins depuis son apparition à la cour d'Arthur, où se présente à lui l'aventure qui doit faire le principal sujet du roman, et nous racontent plus ou moins longuement ses prouesses qui aboutissent à son mariage; à cette catégorie appartiennent par exemple *Durmart, Fergus, Gliglois, Guinglain* (ou le *Bel Inconnu*), *Ider, Méraugis, Mériaduc* (ou le *Chevalier aux deux épées*) .... Les romans épisodiques, au contraire, généralement plus brefs, nous retracent un épisode, mais souvent composé de beaucoup d'aventures enchevêtrées les unes dans les autres, de la vie d'un héros célèbre; ce héros est Gauvain dans presque tous les romans, par exemple dans le *Cimetière périlleux*, le *Chevalier à l'épée*, la *Mule sans frein*, la *Vengeance de Raguidel* .... Quel que soit le moule extérieur du roman, le métal dont il est fait est toujours à peu près le même: les romans arthuriens sont essentiellement des romans d'aventure et d'amour, où les héros sont présentés comme des modèles de prouesse, de galanterie, et surtout de „courtoisie"[1].

[1] Histoire littéraire de la France, t. XXX.

Caractères saillants des romans bretons; vogue, influence. On sait que sous le nom de „courtoisie", on comprenait, au XIIe siècle, non seulement la perfection des bonnes manières, à laquelle on attachait un grand prix, mais la possession des vertus sociales les plus raffinées, comme la douceur, la modestie, la générosité, la franchise. L'amour, tel qu'il est conçu dans nos romans, est étroitement lié à la courtoisie. Le héros aspire, dès le commencement du récit, à la main d'une jeune fille qu'il finit par obtenir et il ne cesse, durant tout le temps qu'il fait sa cour, de déployer toutes les qualités qui constituent le parfait chevalier courtois. Comme on peut le deviner, cet élément courtois ne faisait pas primitivement partie des traditions bretonnes et nous verrons plus loin comment il fut mis à la mode par Chrétien de Troyes et à l'instigation de qui. Ce qui, au contraire, faisait déjà partie des récits primitifs, c'est la bizarrerie et le merveilleux des aventures qui est poussée parfois jusqu'à l'incohérence et même à l'absurdité. C'est ce merveilleux étrange qui a assuré au XIIe siècle le succès des romans bretons. Ces poèmes écrits en octosyllabes à rimes plates étaient destinés à être lus et n'étaient pas chantés par les jongleurs comme les chansons de geste; les seigneurs et les dames se les faisaient lire dans les châteaux, bien plus qu'ils ne les lisaient eux-mêmes.

Le succès des romans bretons fut colossal de

1160 environ à 1250 et ils furent traduits ou imités dans les principales langues de l'Europe. Ils exercèrent une grande influence sur la société d'alors à cause de la peinture qu'ils faisaient de la courtoisie et de l'amour courtois, qu'ils proposaient en modèle à l'émulation de leurs lecteurs.

Chrétien de Troyes. Le plus célèbre et le plus habile des trouveurs qui mirent en vers les contes de Bretagne fut Chrétien de Troyes. Il avait, selon toute apparence, débuté dans la carrière poétique en versifiant des fables de l'antiquité, les épisodes de Pélops et de Philomèle pris aux *Métamorphoses:* on n'a conservé que le second de ces poèmes, qu'on a retrouvé tout récemment. Il avait également traduit en vers l'*Ars amatoria,* mais cette traduction est perdue. Vers 1160, il composa un *Tristan,* perdu aussi, puis *Erec et Enide,* puis *Cligès,* qui est un conte oriental costumé en roman breton, vers 1170 *Lancelot* ou la *Charrette,* un peu après *Ivain* ou le *Chevalier au lion,* et, en dernier lieu, vers 1175, *Perceval* ou le *Conte du Graal,* qu'il laissa inachevé. G. Paris, selon son système connu, admet que les sources de Chrétien auraient été des contes anglo-normands, oraux ou écrits, mais les preuves lui manquent pour étayer cette assertion. Quoi qu'il en soit, Chrétien n'eut que de mauvais originaux: „il n'a connu les récits que défigurés par des lacunes, des altérations, des incohérences dont il

ne s'est pas beaucoup soucié; il semble, au contraire, avoir pris un certain plaisir à ces obscurités"[1] et il les a souvent accrues par l'insertion dans le récit d'épisodes inutiles, sans attache avec le reste. „Son grand mérite est dans la forme. Il passa sans conteste aux yeux de son époque et de celle qui suivit pour le meilleur poète français: Il prenait, dit un auteur du XIII[e] siècle, le beau français à pleines mains, et il n'a laissé après lui qu'à glaner. Ses œuvres nous offrent en effet le meilleur spécimen de l'excellente langue du XII[e] siècle. Quant au style, il a souvent les défauts habituels au moyen âge, la banalité, la monotonie, la minutie, l'absence de souffle, d'éclat et d'ampleur; mais on y trouve une grande délicatesse d'expression, une grâce simple et ça et là un véritable sentiment"[2].

Avant d'aborder l'examen des autres œuvres de Chrétien, il est bon de nous occuper, et même avec insistance, du roman de *Lancelot,* où Chrétien a fait intervenir la notion de l'„amour courtois", théorie amoureuse absolument nouvelle, qui plut si fort et qui flattait si bien sans doute les esprits, qu'elle fut acceptée et propagée par à peu près tous les continuateurs du trouveur champenois.

Théorie de l'„Amour courtois". Chrétien vécut au temps d'Eléonore de Guyenne, qui fut

[1] Paris, Littérature française au moyen âge.
[2] Paris, ibid.

reine de France, et ensuite d'Angleterre, et de sa fille Marie qui avait épousé le comte de Champagne. Ces deux princesses travaillèrent à l'introduction dans les cours du Nord de la France de la poésie et des mœurs provençales. Aélis de Champagne, reine de France à partir de 1160 et belle-sœur de Marie, prit aussi part à cette propagande poétique. Or, dans la lyrique des troubadours l'amour avait été conçu d'une façon toute particulière. Cette poésie repose tout entière sur ce principe que l'amour est une vertu, laquelle excite à toutes les autres, surtout aux vertus sociales. Il constitue une science que l'on peut apprendre et dont on avait élaboré les règles, le code : à savoir qu'il ne peut exister qu'en dehors du mariage et doit être tenu étroitement secret, caché, que le chevalier (ou le poète) doit être dans une dépendance et observer une obéissance perpétuelles à l'égard de sa dame, être continuellement dans la crainte de la perdre, pratiquer pour mériter ou conserver ses bonnes grâces certaines vertus, notamment la bravoure, la générosité, la modération, le respect des femmes. Les rigueurs de la dame lui font sentir continuellement sa situation précaire et ces rigueurs ont d'ailleurs pour but et pour effet de le rendre meilleur et de l'élever en valeur et en renom. La moindre infraction du chevalier à ces règles d'amour établies entraîne le courroux de la dame et la disgrâce du soupirant. On voit que le fondement de ce code amoureux est le

principe de la supériorité incontestable de la femme sur l'amant, principe établi à cause du fait que, dans l'amour illégitime, c'est la femme naturellement qui court les risques; au surplus, c'est dans une société féminine qu'avait été élaborée la théorie de l'amour courtois, ce qui en explique assez le caractère. L'amant ne doit jamais solliciter sa récompense, mais il peut toujours et doit même l'espérer: Amour dit-on, a l'habitude de „guerredoner" au centuple ses loyaux serviteurs: il ne s'agit donc rien moins ici que d'un amour platonique.

Les types de Lancelot et de Guenièvre.[1] Chrétien de Troyes, probablement par sa souveraine, Marie de Champagne, fut initié à la théorie conventionnelle de l'amour courtois, qui est comme le fondement de toute la lyrique provençale. Il ne fut pas du reste étranger à cette poésie, puisqu' on a de lui trois chansons qui imitent les *cansos*. Dans *Lancelot,* au surplus, il déclare expressément que ce fut Marie de Champagne qui lui fournit le sujet et l'esprit de ce roman *(matière* et *sen)*: le sujet en lui faisant connaître sans doute le conte breton, l'esprit en lui suggérant de peindre les amours de Lancelot et de la reine Guenièvre selon la manière des lyriques provençaux. Chrétien déféra à ce conseil. Dans son roman,

[1] Voir, pour l'étude de Lancelot, G. Paris, Romania, t. XII, p. 459 et ss.

toutes les actions, toutes les pensées de Lancelot sont dominées par l'amour qu'il porte à sa dame. Cet amour le fascine; c'est une idolâtrie qui ne le laisse plus maître de lui-même: Guenièvre a été enlevée et il n'est rien qu'il ne fasse pour la reprendre au ravisseur; en la voyant du haut d'une tour passer au fond d'un précipice, il veut se précipiter vers elle; il n'a que de l'aversion pour l'amour de toute autre femme; en retrouvant un peigne où sont restés emmêlés quelques cheveux de Guenièvre, ce héros tombe en défaillance. Dans un combat singulier, où Guenièvre se montre subitement à lui, il manque, tant son émotion est vive, se laisser vaincre; près d'elle il est soumis comme un enfant et, après qu'il l'a sauvée, comme elle lui ménage un mauvais accueil, il s'incline sans murmurer. Une fois, croyant qu'elle a péri, il essaye de se donner à l'instant la mort. Il lui sacrifie son honneur: pour elle il fait une action qui disqualifie et par deux fois pour elle il n'hésite pas à se donner les apparences de la lâcheté. „L'amour règne dans son âme avec une tyrannie sans nul contrepoids; il y est le principe des actions les plus hardies et les plus nobles, comme il le fait passer par dessus toutes les considérations, même de gloire et de conscience“.[1] C'est le type du parfait amant selon le code de l'amour courtois.

Quant à Guenièvre, c'est le type accompli de la *dame*. Elle est le modèle de toutes les per-

[1] Romania, t. XII, p. 517.

fections de la femme, comme Lancelot est celui de toutes les vertus viriles. Elle est pleine de courtoisie et de douceur et aime Lancelot autant qu'elle en est aimée. Quand elle le croit mort, elle se décide à se laisser mourir de faim. Pour le voir, elle brave tous les dangers et n'hésite pas à lui donner un rendez-vous qui peut la perdre. Mais elle veut être obéie de lui avec la plus entière docilité et, pour l'éprouver, elle exige non seulement des prouesses et des actions d'éclat, mais encore l'accomplissement de fantaisies et de purs caprices. Elle le punit sévèrement parce qu'il a hésité un instant à accepter le déshonneur pour l'amour d'elle.

Analyse de „Lancelot". Le sujet de ce roman est l'enlèvement par Méléaguant de la reine Guenièvre, femme d'Arthur et „amie" de Lancelot du Lac et sa délivrance par celui-ci. Elle a été emportée par son ravisseur au royaume de Gorre où languissent déja beaucoup de sujets du roi Arthur, royaume dont l'accès n'est possible que par un pont placé sous l'eau ou par un pont tranchant comme le fil d'une épée. Le courageux Lancelot franchit heureusement ce pont qui ressemble à une épée, livre un combat heureux à Méléaguant et obtient ainsi que Guenièvre soit remise en liberté et puisse retourner dans le royaume d'Arthur avec tous les sujets de celui-ci qui languissaient au royaume de Gorre. Quant à

Lancelot lui même, il est victime de la ruse et de la perfidie de Méléaguant qui le retient longtemps en captivité. Il ne lui est donné de rentrer à la cour d'Arthur et de revoir Guenièvre qu'après une longue prison.

Telle était la donnée du conte breton. Chrétien l'a amplifié et élargi de mille façons. Il a ajouté de nouvelles incohérences à celles que l'histoire contenait déjà et a inventé, pour allonger le récit, des épisodes et des incidents qui n'ont pas de rapport ou n'en ont qu'un très lointain avec le conte celtique. Certains de ces hors-d'œuvre paraissent introduits pour intriguer le lecteur et tenir sa curiosité toujours en haleine, mais il y a des obscurités et des impossibilités qui sont certainement dues à la négligence de la composition.

„Lancelot“ au point de vue mythographique. L'origine du conte est, à n'en pas douter, une tradition mythologique des Bretons: l'enlèvement d'une reine par le dieu des morts et sa délivrance par son époux ou le mythe d'Orphée et d'Eurydice. Plus tard, quand les fables arthuriennes devinrent célèbres au pays breton, on mit le récit mythologique sur le compte d'Arthur et de sa femme Guenièvre. Une transformation ultérieure substitua à Arthur, le mari de Guenièvre, un chevalier du nom de Lancelot et en fit l'amant de celle-ci. Chrétien de Troyes a connu la légende sous cette dernière forme; peut-être même les

liens amoureux qui unissent Lancelot et Guenièvre sont-ils de son invention.

Achèvement. Chrétien ne termina pas le roman lui-même. Il le fit achever par un clerc du nom de Godefroi de Lagny, à qui il fournit probablement des indications et des notes.

Une scène naturaliste de „Lancelot“. Les amours de Lancelot et de Guenièvre furent célèbres au moyen âge: on sait que, dans la *Divine Comédie,* c'est à la lecture de *Lancelot* que Dante attribue la perte de Françoise de Rimini. Une scène particulièrement risquée et même lascive, à laquelle Dante a peut-être pensé, est celle de l'entrevue nocturne des amants dans une chambre du château de Méléaguant. Comme elle est assez célèbre, il nous semble que nous pouvons, après l'*Histoire de la langue et de la littérature française,* la reproduire brièvement.

Lancelot a dit à Guenièvre qu'il voudrait bien pouvoir lui parler à loisir; elle lui montre de l'œil une fenêtre de la salle et lui dit d'y venir la nuit par le verger. „J'y serai jusqu'au matin si vous voulez, mais vous ne pourrez entrer; d'ailleurs il serait impossible de nous réunir dans ma chambre, car le sénéchal Ké (qui était grièvement blessé) y est couché, et la porte de la tour est fermée et bien gardée.“ Lancelot prend bonne note des paroles de la reine, qui le réjouissent.

La nuit, „il ne luisait lune ni étoile“; „en la maison n'avait lampe ni chandelle allumée“. Lancelot entre au verger par une brèche du mur, et là se tient coi „si bien qu'il ne tousse ni éternue“. La reine vient en „molt blanche chemise“, sans cotte ni robe dessus, avec seulement un court manteau d'écarlate sur les épaules. Ils se saluent, etc. La fenêtre était garnie de gros fers; Lancelot qui supporte impatiemment d'être séparé de son amie, se fait fort d'entrer quand même si la reine le permet. Celle-ci y consent et va se recoucher dans la crainte que le sénéchal ne s'éveille au bruit. Lancelot tire les barreaux, les fait plier et les descelle. Le fer était si tranchant qu'il s'entaille deux doigts et que le sang coule; mais il n'y prend pas garde. Il entre en la chambre, vient au lit de la reine et la salue profondément. Elle lui rend son salut, lui tend ses bras et l'en enclace, l'attire près d'elle en son lit. Lancelot a maintenant ce qu'il veut, puisque la reine l'a ainsi reçu et qu'il la tient entre ses bras:

Tant li est ses jeus douz et buens
Et del baisier et del sentir,
Que il lor avint, sans mentir,
Une joie et une merveille
Tel qu'onques encor sa pareille
Ne fut oïe ne seue.....

Au jour, Lancelot se retire en rajustant si bien les barreaux de la fenêtre qu'on ne peut s'apercevoir qu'ils ont été déplacés. Mais, à cause de sa blessure à la main, il a taché de sang le

lit de la reine, qui est accusée d'avoir eu des rapports coupables avec le sénéchal Ké, blessé et couché dans la même chambre. La reine nie en soutenant qu'elle a saigné du nez, et Lancelot qui est le champion de Ké contre l'accusateur dans le duel judiciaire qui suit, se trouve être vainqueur.

Erec et Enide. *Erec et Enide* est le premier roman breton de Chrétien. Son idéal est ici le chevalier actif, énergique, amoureux de l'honneur, secouant l'oisiveté avilissante et entreprenant des aventures qui le mettent en valeur (Erec). Sa femme aimée (Enide) n'a pas voulu le laisser négliger les devoirs de sa profession et renoncer aux nobles entreprises, mais, et ce doit être là le rôle de la femme, elle l'y a poussé. Aussi le poète lui fait-il montrer une constance, un amour, une abnégation qui la mettent à la hauteur de son mari et la rendent digne de lui: c'est un idéal d'épouse dévouée, soumise, aimante.

Chrétien nous montre d'abord, dans une sorte d'introduction, Erec, fils de roi, reçu par un vieux chevalier ruiné, s'éprenant de sa fille, la belle Enide, réclamant pour elle et conquérant, après un combat contre un rival, l'épervier destiné à la plus belle, ramenant enfin triomphalement sa jeune épouse à la cour d'Arthur. Mais son amour pour sa femme détourne Erec des „chevaleries“ et ses barons murmurent. Instruit par Enide de ce mécontentement, il en vient à douter de son

affection et veut la mettre à l'épreuve. Il part avec elle refusant toute autre compagnie et la promène à travers les aventures: il la fait chevaucher devant lui avec défense de se retourner et de lui adresser la parole la première. Ils vont d'aventure en aventure: ils rencontrent d'abord trois chevaliers *robeors,* puis cinq autres, qu'Erec tue; il réprimande durement Enide parce qu'elle a bravé sa défense pour le mettre en garde; il lui fait conduire et garder de nuit les huit chevaux conquis. Dans une ville où ils arrivent, un comte épris d'Enide veut tuer Erec pour prendre sa femme, mais Enide par son habileté sauve son mari; le comte, s'étant mis à leur poursuite avec cent chevaliers, est blessé grièvement par Erec, à la suite de quoi il reconnaît son tort. Erec combat ensuite contre Guivret, roi des Irois, qui vaincu devient son ami. Il délivre une demoiselle et son ami emmenés par deux géants, qu'il tue. Il est recueilli très grièvement blessé par le comte de Limors, qui, épris des charmes d'Enide, se la fait „donner“ par son chapelain. Enide proteste, se récrie, se fait frapper à deux reprises par le brutal comte et ses cris tirent Erec de l'évanouissement où il était. Il se lève, saisit son épée, fend la tête du comte et s'enfuit avec sa femme sur son cheval, qu'il rencontre à propos à la porte du château. Il s'excuse enfin près d'Enide de sa dureté et lui rend tout entière une affection, qu' Enide, qui n'a jamais cessé d'aimer son mari,

retrouve avec bonheur. Erec est soigné et guéri de ses blessures dans un château de son ami Guivret.

Chrétien a terminé son roman par un épisode qui n'a au fond rien à faire avec le reste du récit et qu'il appelle, de façon assez énigmatique, la „joie de la cour", épisode qui repose certainement sur un conte celtique, mais qu'il a mal compris et dénaturé: Dans un verger clos „par nigromance" d'un mur d'air, une „pucelle" d'une merveilleuse beauté tient sous sa domination un chevalier d'une stature colossale, Mabonagrain, qui combat contre tout étranger osant s'aventurer dans le verger et fiche les têtes coupées de ses ennemis sur une lignée de pieux. Jusqu' alors il n'a pas été vaincu. Erec combat contre lui, l'emporte, sonne du cor que doit faire retentir le vainqueur du géant et met ainsi fin au charme qui faisait de Mabonagrain l'esclave enamouré de la pucelle. On reconnaît finalement en eux un ancien chevalier de la cour de Lac, père d'Erec, et une cousine d'Enide.

Cligès. Cligès n'est pas un roman breton proprement dit: c'est un vieux conte oriental que Chrétien lut dans un livre latin appartenant à la bibliothèque de la cathédrale de Beauvais et qu'il se complut à farcir de données celtiques. Le succès qu' obtint ce roman est prouvé par les nombreuses allusions qu'y font les littératures française, provençale, allemande. En voïci le sujet:

Alexandre, fils aîné de l'empereur de Constantinople, se rend avec de nombreux compagnons à la cour d'Arthur pour se faire armer chevalier. Il prend part à une guerre contre un gouverneur révolté, et épouse ensuite une nièce d'Arthur. C'est de ce mariage que naît Cligès, héros du roman. L'empereur de Constantinople vient à mourir et son fils cadet Alis est couronné à sa place. Alexandre se rend alors dans son pays pour faire valoir ses droits et, à la suite d'un arrangement avec son frère, il renonce au trône qui devra passer à la mort d'Alis à Cligès. Mais Alexandre meurt et Alis épouse Fénice, fille de l'empereur d'Allemagne, qui aime Cligès et en est aimée, et ne se résout à ce mariage qu' après avoir reçu de sa nourrice un philtre qui protègera son innocence et lui conservera sa pureté: le breuvage donnera à Alis l'illusion qu'il possède chaque nuit sa femme. Cligès se rend à la cour d'Arthur, mais après diverses aventures, il revient poussé par la jalousie. Fénice feint de tomber malade, se fait passer pour morte en absorbant un philtre et est déposée en grande pompe à l'église Saint Pierre, d'où elle s'échappe de nuit avec Cligès. Les amoureux vivent cachés pendant un an, puis ils sont découverts et, pour fuir la colère de l'empereur, se réfugient a la cour d'Arthur. Puis, à la mort d'Alis, ils reviennent dans leur pays où ils montent sur le trône.

Le Chevalier au lion. *Ivain* ou le *Chevalier au lion* est le chef-d'œuvre de Chrétien de Troyes. Ce fut au moyen âge son poème le plus lu et il est resté de nos jours le plus célèbre: Chrétien y atteint au sommet de son art et l'histoire est du reste mouvementée, captivante, riche en situations imprévues. Nous en donnerons une analyse détaillée.

Un jour de Pentecôte où le roi tenait sa cour à Carduel, dans le pays de Galles, ses chevaliers devisaient entre eux. L'un d'eux se mit à raconter une aventure qui cependant ne s'était pas terminée à son honneur. Il avait fait la rencontre, dans la forêt de Brocéliande, d'un vilain monstrueux, gardeur de taureaux sauvages, sur les indications duquel il s'était dirigé vers une source merveilleuse, abritée par un pin de toute beauté; près de la source se trouvait un „perron" d'émeraude; un bassin d'or était suspendu au pin par une longue chaîne. Quoique averti des effets terribles qui devaient en résulter il avait répandu, avec le bassin d'or, de l'eau de la source sur le perron. Aussitôt une tempête épouvantable s'était abattue autour de lui sur la forêt, avec pluie, grêle, éclairs et coups de foudre. Une fois l'orage apaisé, il avait vu le pin couvert d'oiseaux qui chantaient harmonieusement; et il s'abandonnait au charme de cette musique, lorsqu'un chevalier était arrivé sur lui avec un grand bruit, l'accusant d'avoir, en déchaînant la tempête, saccagé sa forêt et

ébranlé son château; puis le chevalier l'avait attaqué, désarmé, désarçonné, et l'avait laissé „honteux et mat".

A ce récit, un autre chevalier de la cour d'Arthur, Ivain, déclare qu'il ira venger la honte de son compagnon.

Survient le roi, à qui on raconte l'aventure, et qui déclare de son côté qu'avant quinze jours il ira voir la fontaine magique, accompagné de tous ceux qui voudront. Ivain, craignant que dans l'expédition royale un autre que lui ne soit désigné pour combattre le chevalier mystérieux, part le premier sans en rien dire à personne; il réussit à trouver la fontaine, déchaîne la tempête, et se bat vaillamment contre le chevalier, qu'il blesse à mort et qu'il poursuit jusque dans son château. Mais la porte se referme derrière lui, et il courrait les plus grands dangers si une jeune suivante du nom de Lunette, qu'il a jadis accueillie avec bienveillance à la cour, où elle venait porter un message, ne lui sauvait la vie en lui donnant un anneau qui le rend invisible. Il devient bientôt amoureux de la veuve de sa victime, qu'il peut voir sans en être vu, et Lunette le sert encore en amenant habilement la dame à l'idée d'épouser le vainqueur de son premier mari, qui sera le meilleur défenseur de ses droits, de ses domaines et de la fontaine merveilleuse.

Le mariage venait d'être célébré, lorsque le roi Arthur arrive à la fontaine avec ses chevaliers;

il verse l'eau sur le perron, et la tempête accoutumée se produit. Ivain accourt aussitôt; nul ne le reconnaît, car son armure le couvre entièrement; il livre combat au chevalier qu'on lui oppose et qui n'est autre que le sénéchal Keu; il le désarçonne et se nomme alors. Puis il raconte son histoire, et invite le roi à passer quelques jours dans son château. Au milieu des fêtes qu'Ivain donne à ses amis, Gauvain le décide à partir avec eux: „Seriez-vous de ceux, lui dit-il, que leurs femmes rendent moins vaillants? Femme a tôt repris son amour, et il est juste qu'elle „déprise“ celui dont la valeur décroît. Venez combattre en notre compagnie dans les tournois, vous n'en serez que mieux aimé au retour. „Il suit ce conseil, demande congé à sa femme, et part non sans verser d'abondantes larmes. Mais il s'oublie bien au delà du terme que sa dame lui a assigné, et il reçoit d'elle défense formelle de revenir.

Fou de désespoir, il s'enfuit de la cour et commence une vie d'aventures où il trouve des occasions nombreuses de protéger les faibles et les innocents. Un lion, qu'il a sauvé de la mort en tuant un serpent qui l'étreignait, s'attache à lui par reconnaissance et l'accompagne partout, se jetant au besoin sur ses ennemis, et chaque soir se couchant à ses pieds.

La renommée du chevalier au lion se répand dans le pays, car nul ne réclame inutilement son aide; c'est ainsi qu'il est ramené un jour à la

cour d'Arthur, où il doit prendre la défense d'une noble demoiselle que sa sœur veut déshériter. Gauvain s'est fait le champion de l'usurpatrice, dont il croit la cause bonne. Les deux chevaliers sont mis en présence et se battent tout un jour sans se connaître. Sur le soir, après une lutte sans résultat, ils s'adressent des félicitations réciproques, se demandent leurs noms, se reconnaissent et se jettent dans les bras l'un de l'autre. Ils rivalisent de générosité, chacun d'eux voulant avoir été vaincu: „C'est moi! — C'est moi!" disent-ils à tour de rôle.

Mais Ivain ne peut vivre sans sa dame, il retourne à la fontaine merveilleuse, fait naître tempêtes sur tempêtes, et grâce aux bons offices de Lunette, qui use encore d'un habile stratagème, il rentre en grâce auprès de sa dame, qui consent à lui pardonner.[1]

Ivain fut traduit en allemand par Hartmann d'Aue, en norwégien et en anglais.

Chapitre V.

Les Imitateurs de Chrétien.

Le succès considérable des romans de Chrétien lui suscita un grand nombre d'imitateurs dont les

[1] D'après l'Histoire de la langue et de la littérature française de M. Petit de Julleville, t. I.



œuvres s'inspirent souvent directement des siennes et parfois sont construites sur le plan d'une de celles-ci. Comme nous l'avons vu, on peut diviser, avec G. Paris, les romans bretons en *biographiques* et en *épisodiques: Erec et Enide, le Chevalier au lion, Perceval,* le dernier roman de Chrétien, qui sera étudié au chapitre suivant, sont des romans biographiques; *Lancelot* au contraire est épisodique. Dans l'étude des principaux romans postérieurs à Chrétien que nous allons faire, nous adopterons cette division.

I. Romans biographiques.

Méraugis de Portlesguez. *Méraugis de Portlesguez* est de Raoul de Houdan, le plus célèbre imitateur de Chrétien, qui écrivit à la fin du XII[e] siècle. Raoul fut tellement apprécié de ses contemporains, qu'on le plaçait parfois sur le même rang, mais incontestablement son art reste inférieur à celui du grand trouveur champenois. Il est l'auteur de poèmes allégoriques, le *Songe d'Enfer,* la *Voie de Paradis,* le *Roman des ailes de courtoisie,* dont Guillaume de Lorris s'est inspiré dans le *Roman de la Rose.* Il agite dans son roman la question de savoir si l'amour fondé sur les qualités morales de la femme doit l'emporter sur l'amour fondé sur sa beauté physique:

Deux chevaliers, compagnons d'armes, Méraugis de Portlesguez et Gorvain Cadrut, s'éprennent

de la belle Lidoine, fille du roi d'Escavalon: le premier est charmé par les qualités morales de la dame, qu'on ne nous fait pas autrement connaître, le second par sa beauté physique. La reine, la femme d'Arthur, résout le cas en faveur de Méraugis: mais, pour obtenir Lidoine, il doit pendant un an courir les aventures et celle-ci l'accompagne. Il part à la recherche de Gauvain, qui depuis longtemps est absent de la cour d'Arthur, et arrive après maintes aventures à la Cité sans nom, où il laisse Lidoine, puis à une île enchantée, où il délivre Gauvain grâce à une ruse. Mais comme il oublie de reprendre son amie à la Cité sans nom, celle-ci repart pour son pays et en chemin tombe aux mains d'un vassal, desquelles Gorvain, à sa prière, vient pour la délivrer. Après diverses aventures, Méraugis arrive au château du vassal et combat contre les assiégeants, au nombre desquels se trouve Gauvain. Celui-ci ne peut pas prendre parti contre son sauveur, un armistice est conclu, un combat singulier a lieu entre Gorvain et Méraugis, où ce dernier est vainqueur, et il peut ramener sa fiancée dans son pays.[1]

Le Bel Inconnu. *Guinglain* ou le *Bel Inconnu* est l'œuvre d'un trouveur sentimental, mais qui n'était qu'un écrivain médiocre,

[1] Junker, Grundriss der Geschichte der französischen Litteratur, 3e éd.

et qui florissait vers l'an 1200, nommé Renaud de Beaujeu. Il donne à son roman un caractère plutôt personnel, ce qui est dans le roman courtois une nouveauté: sous les traits de Guinglain, il se met lui-même en scène et veut faire connaître à sa „dame" l'amour qu'elle lui inspire et les nobles sentiments qui l'animent; la dame aux blanches mains est la femme, l'amante idéale qu'il lui propose en modèle; il interrompt même son récit pour parler en son propre nom et exprimer des sentiments personnels. Son œuvre contient déjà de nombreux lieux communs, pris à des romans antérieurs, principalement à *Erec* et à *Perceval.*

Fergus. *Fergus* est l'œuvre d'un trouveur nommé Guillaume le Clerc, sans doute picard. Fergus est le fils d'un riche vilain, marié à une femme noble. Il conquiert la chevalerie dans une rencontre fortuite avec les chevaliers d'Arthur et rencontre l'amante qu'il doit conquérir par sa prouesse; ses exploits consistent en un combat contre un chevalier noir, la conquête d'un bouclier, la libération de l'amante assiégée dans une forteresse, la déroute des meilleurs chevaliers d'Arthur dans un tournoi. Sous bien des rapports ce roman imite aussi *Perceval* et *Erec.*

Le Chevalier aux deux épées. *Le Chevalier aux deux épées* est d'un anonyme picard et date de la première moitié du XIIIe siècle.

La reine de Garadigan, portant une épée dont le meilleur chevalier pourra seul déboucler le ceinturon, se présente à la cour d'Arthur. Elle fait promettre à celui-ci de lui accorder comme époux le chevalier qui saura la débarrasser de son épée magique. Un grand nombre de tentatives restent inutiles; personne ne voulait plus tenter l'aventure, quand tout à coup un jeune chevalier inconnu détache l'épée merveilleuse sans difficulté, la place à côté de la sienne (d'où le surmon de *chevalier aux deux épées*), puis se retire immédiatement, sans prendre garde aux appels du roi et de la cour. Mais il ne tarde pas à faire parler de lui; il traverse une longue série de brillantes aventures. A la prière de la reine de Garadigan, Arthur lui-même part avec ses gens à la recherche du chevalier dont entre temps le vrai nom, Meriaduc, se trouve révélé d'une façon mystérieuse. Enfin Meriaduc revient avec Gauvain, devenu son frère d'armes, à la cour qui le réclame, et, au milieu des fêtes et des réjouissances, épouse la reine de Garadigan.

Durmart le Gallois. *Durmart le Gallois*, œuvre d'un trouveur anonyme, est de la fin de l'époque du roman breton. C'est un roman à tendances plutôt morales et édifiantes; l'auteur y renonce au merveilleux, déjà tombé sans doute en discrédit, et vise au naturel.

C'est l'histoire de la transformation d'un jeune

prince frivole et désœuvré en un souverain vertueux et en un vrai chevalier. Le jeune Durmart, à l'instar des anciens chevaliers de la Table Ronde, se propose de conquérir par des exploits la plus belle femme du monde, la reine d'Irlande. Il livre d'interminables combats à des chevaliers dans des rencontres et des tournois, arrive à la ville de la reine et, après une longue lutte contre un rival qui l'assiège aidé d'autres chevaliers, il obtient enfin celle qu'il désire.

2. Romans épisodiques.

Le héros de presque tous les romans épisodiques est Gauvain, neveu du roi Arthur. C'est un habile escrimeur, il est brave, prudent, soumis aux lois de la courtoisie et à celles de l'honneur; c'est un protecteur-né des femmes. Seul de tous les chevaliers de la Table Ronde il est invincible; sa force croît à mesure que le soleil monte à l'horizon et décroît à son déclin; son cheval porte le nom de Gringalet.

La Vengeance de Raguidel. La *Vengeance de Raguidel* est d'un trouveur nommé Raoul qu'il ne faut pas confondre avec Raoul de Houdan, dont il a sans doute été le contemporain. Ce roman présente un grand nombre d'épisodes empruntés aux romans de Chrétien; le style en est vif, l'exposition soignée, le détail naturaliste s'y rencontre et dépasse parfois toute mesure.

Le roi Arthur, qui a célébré la fête de Pentecôte à Carlion, se retire le soir dans sa chambre sans vouloir prendre de nourriture et plein de tristesse, parce qu'aucune aventure ne s'est présentée à lui ce jour-là. Le matin de bonne heure, s'étant mis à sa fenêtre, il voit aborder à la rive du fleuve, une barque sans conducteur, qui porte un chevalier mort. Un écrit qui se trouve à côté de lui demande qu'on tire vengeance du meurtrier et avertit que celui-là seul pourra être le vengeur qui saura retirer du corps la lance qui y est fixée. Arthur et ses chevaliers y essaient vainement leurs forces, Gauvain parvient sans difficulté à retirer la lance. Il se met alors en route pour retrouver le meurtrier, éprouve une multitude d'aventures et arrive finalement, sur la même barque enchantée qui apporta le chevalier mort, en Ecosse, où il tue le meurtrier de Raguidel, le géant Guengasouain. Puis il revient à la cour d'Arthur.

Le Cimetière périlleux. Le *Cimetière périlleux* est d'un trouveur anonyme, qui l'a composé, déclare-t-il, à l'instigation de sa „dame". L'enlèvement apparent d'une dame de la cour d'Arthur par un chevalier Escanor dont les forces varient avec la hauteur du soleil sur l'horizon et qui veut se mesurer avec Gauvain, fait entrer en scène celui-ci. Forcé de passer la nuit dans un cimetière, Gauvain devient après un combat le libérateur

d'une dame que le diable tient pendant le jour enfermée dans une tombe d'où elle ne peut sortir que la nuit. Il réussit aussi à vaincre Escanor et à libérer la dame. La suite consiste en aventures assez disparates que Gauvain exécute pendant son retour. Escanor semble être une personnification de la lumière du jour et le combat contre le diable qui tient captive une dame dans le cimetière (le jour tenant la nuit captive?) un *doublet* du combat contre Escanor.[1]

La Mule sans frein. L'auteur de ce roman s'appelait Païen de Maisières et florissait vers 1200; il déclare vouloir suivre la route ancienne et sûre de Chrétien de Troyes et non la nouvelle (sans doute les romans de pure imagination). A la fête de Pentecôte, une dame arrive sur une mule sans bride à la cour d'Arthur et demande aux chevaliers de lui faire rendre cette bride. Le sénéchal Keu s'y offre et chevauche la mule qu'il laisse aller à son gré. Il traverse une forêt peuplée de monstres, une vallée pleine d'horribles serpents et arrive à un fleuve qu'on ne peut traverser que sur un étroit passage. Là il abandonne honteusement l'entreprise. Gauvain lui succède, franchit heureusement le fleuve et sur l'autre bord après maintes aventures reconquiert la bride qui se trouvait dans un château enchanté.

[1] Gröber, Grundriss der romanischen Philologie: Französische Litteratur (t. II).

Le Chevalier à l'épée. Ce roman est de la fin de l'époque du roman courtois: Chrétien s'y trouve mentionné comme un poète que l'on n'a pas encore oublié. Le chevalier à l'épée, c'est encore Gauvain qui est attiré dans un château magique d'où personne ne revient (empire de la Mort). Une épée suspendue au plafond et qui tombe sur lui ne le blesse que légèrement à cause de sa pureté immaculée. La fille du maître du château doit pour cela devenir sa dame. Mais lors du retour elle l'abandonne pour se ranger au parti d'un chevalier qui l'attaque, tandis que les chiens de la demoiselle restent à côté de Gauvain. Dans le combat avec l'étranger, Gauvain est vainqueur et tue son adversaire. Il délaisse la demoiselle infidèle. Il y a ici une satire à l'adresse des femmes.

Chapitre VI.

Perceval; le saint Graal.

Perceval. „*Perceval,* écrit pour Philippe d'Alsace, comte de Flandre, est le dernier roman de Chrétien de Troyes; car, d'après le témoignage d'un de ses continuateurs, c'est la mort qui l'empêcha d'achever cet ouvrage[1]". Tout le roman est

[1] Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, t. I.



remarquable d'un bout à l'autre par son style mouvementé et pittoresque; il faut signaler particulièrement la rencontre au commencement du poème du jeune Perceval avec des chevaliers, qui lui expliquent ce qu'est la „chevalerie"; c'est une scène d'une fraîcheur et d'une grâce parfaites.

Analyse. Perceval a passé sa jeunesse dans une épaisse forêt loin des bruits du monde. Là sa mère l'a, à dessein, maintenu dans l'ignorance de la chevalerie et des combats chevaleresques, parce que son père et tous ses frères ont été tués dans des tournois et qu'elle craint pour lui leur sort. Un jour arrivent dans la forêt cinq chevaliers avec des armures magnifiques qui lui dépeignent la vie courtoise à la cour d'Arthur. Une curiosité irrésistible s'empare de lui: il quitte vêtu de ses grossiers habits sa mère, qui le laisse aller le cœur gonflé de chagrin. Un charbonnier lui montre la route de Carduel, où Arthur tient précisément sa cour. Lorsqu'il arrive, il demande au milieu des rires des assistants d'être armé chevalier. Pour se montrer digne de cet honneur, il se propose de reconquérir la coupe d'or qu'un chevalier en armure rouge a enlevée. En peu de temps il rejoint le ravisseur, le tue et rend la coupe à Arthur. Puis il repart, est initié par le chevalier Gonemans aux mœurs courtoises et reçoit de lui le conseil de ne jamais rien demander précipitamment. Après une autre aventure, il arrive à un fleuve où deux

hommes pêchent. Ils l'envoient passer la nuit dans un château voisin, dans la salle duquel un vieillard, entouré de 400 chevaliers, gît sur un lit. On apporte une épée qu'on ne saurait casser, une lance à la pointe de laquelle se trouve une goutte de sang et un plat ou *graal* étincelant. Mais Perceval n'ose pas à ce propos faire de question et le lendemain matin il trouve le château désert et vide.

L'épisode du graal. C'est arrivé à cet endroit que Chrétien de Troyes fut surpris par la mort. Son récit était emprunté à un conte gallois qui nous est même conservé par un petit poème anglais du XIV[e] siècle, *Sir Percevelle.* Seulement à l'histoire qu'il n'a connue que sous une forme altérée, Chrétien a mêlé une aventure dont nous ne comprenons pas bien le sens et qu'il n'a eu le temps ni de compléter ni d'expliquer: c'est l'épisode de ce *graal* ou plat mystérieux que Perceval voit passer sous ces yeux et à propos duquel il ne se hasarde pas à faire de question.

Suites de „Perceval". *Perceval,* bien qu' inachevé, eut un immense succès. C'est ce qui donna l'idée de le continuer et il reçut même plusieurs suites de trouveurs différents, dont l'une est d'un auteur allemand Wolfram d'Eschenbach, qui fit aussi au poème une introduction.

La première continuation française semble

faite d'après des notes laissées par Chrétien; elle est anonyme et se borne au récit d'aventures relatives à Gauvain, l'épisode concernant celui-ci étant resté inachevé chez Chrétien. De cette continuation anonyme, on a deux versions un peu différentes.

Mais l'histoire du *graal,* à propos duquel Perceval aurait dû poser une question et à la recherche duquel il se remet par la suite pour réparer son erreur et poser la question, restait à terminer. C'est un trouveur nommé Gaucher de Dourdan qui s'en chargea et fit ainsi à *Perceval* une seconde continuation. Il ne paraît pas qu'il ait eu connaissance de la première.

Par un singulier hasard, cette suite elle-même de Gaucher ne fut pas complètement terminée par son auteur et fut l'objet à son tour de trois continuations, l'une de quelques vers seulement, les deux autres fort longues. L'auteur de l'une des deux dernières est un trouveur appelé Mennessier, qui l'écrivit vers 1220 pour Jeanne de Flandre, petite nièce du comte Philippe, sous les auspices de qui Chrétien avait commencé le roman. Elle figure dans de nombreux manuscrits et fut sans doute la plus connue, tandis que l'autre qui est de Gerbert de Montreuil ne se trouve que dans un seul manuscrit, qui contient à la fois le *Perceval* de Chrétien, la suite de Gaucher et les deux fins de Mennessier et de Gerbert et compte un total de 63,000 vers. L'histoire entière de Perceval est, on le voit, d'une longueur respectable.

La légende de Joseph d'Arimathie et du saint Graal. Dans les suites de *Perceval* apparaît pour la première fois une explication du *graal* dont il est question dans le roman de Chrétien. Elle fut admise postérieurement par tous les auteurs composant des romans bretons et a donc une grande importance dans l'histoire du cycle. Cette explication est absolument étrangère aux traditions celtiques et n'est que l'adaptation à l'histoire de Perceval d'une légende religieuse du moyen âge.

Les évangiles nous apprennent que Joseph d'Arimathie, personnage historique, obtint de Pilate le corps de Jésus, le détacha de la croix, l'ensevelit et l'enferma dans un sépulcre taillé à même le roc. Sous Charlemagne, l'abbaye de Moyenmoutier, dans les Vosges, fut mise en possession du corps de Joseph qui avait été rapporté d'Orient. Une légende alors se développa: on se figura que Joseph, en ensevelissant le Christ, avait recueilli le sang qui coulait des blessures divines dans le même vase qui avait servi à Jésus pour célébrer la Cène et à Pilate pour se laver les mains. Les soldats, racontait-on, chargés d'arrêter Jésus, avaient remis ce vase à Pilate, qui l'avait ensuite donné, à titre de souvenir, à Joseph.

L'abbaye de Moyenmoutier ne conserva pas le corps de Joseph, qui fut enlevé par des moines de Glastonbury et transporté en Angleterre au Xe siècle. Ceux-ci inventèrent, dans un but intéressé, un voyage et une prédication de Joseph en Angle-



terre: Il avait découvert le pays et fondé leur monastère; à tout le moins, il avait envoyé ses parents en Angleterre, d'après une autre version moins audacieuse. Dans tous les cas, le saint vase, le saint graal, où avait été recueilli le sang du Christ, avait été transporté d'une façon ou de l'autre en Angleterre.

Les suites de Chrétien amalgament cette légende pieuse aux aventures de Perceval. Le *graal* mystérieux que le chevalier avait aperçu dans un château, sans oser faire de question, devient ce vase même qui avait contenu le sang du Christ, servi à Pilate, etc. Il a naturellement, à cause de son caractère sacré, des vertus miraculeuses dont bénéficie son heureux possesseur. Les suites de *Perceval* imaginèrent donc de dénouer le roman de la façon suivante: Perceval vient à savoir que ce *graal* qu'il a vu dans un château en possession d'un vieillard (le roi Pêcheur) couché dans un lit et souffrant d'une blessure qui saigne continuellement, est une sainte relique à propriétés miraculeuses, et que le roi Pêcheur guérira si un jeune chevalier lui demande des explications sur ce *graal*. Il s'efforce, au milieu de ses innombrables aventures de chevalier errant, de retrouver le roi Pêcheur et le château magique, il y parvient et ne manque pas cette fois de poser la fameuse question. Le roi guérit, meurt quelque temps après, laissant à Perceval le précieux plat mystique. Le héros se retire alors au milieu d'une forêt, en

pleine solitude, où il vit uniquement occupé du soin d'adorer Dieu et de servir le Graal. A sa mort, le vase miraculeux est emporté au ciel.

Une fois le *Perceval* achevé de cette façon par l'amalgame de la légende chrétienne au conte breton, l'histoire est définitivement constituée et ne se modifie plus. On la retrouve telle quelle dans les grandes compositions ultérieures dans lesquelles des auteurs entreprennent de fondre et d'unifier en un tout assez hétérogène les principaux des romans bretons.

Robert de Borron. C'est cette idée même qui est le point de départ d'un poète franc-comtois du commencement du XIII[e] siècle, Robert de Borron, qui composa une sorte de vaste trilogie dont les parties sont intitulées: *Joseph d'Arimathie, Merlin, Perceval.* On ne possède que la première et le début de la seconde dans leur forme originale, mais on les a toutes dans des remaniements postérieurs en prose. La première prend le saint Graal à partir de son origine, elle en montre la consécration et les premiers prodiges. La seconde, *Merlin,* incorpore aux romans bretons la légende de l'enchanteur Merlin, dont Robert trouva les premiers éléments dans l'*Historia regum Brittanniae:* c'était un devin et un sorcier des traditions bretonnes qui, chez Gaufrey, prédit toute l'histoire fabuleuse de Bretagne jusqu'au temps de Gaufrey; Robert en fait un enchanteur que le démon engendre dans

le sein d'une vierge pour lui servir à perdre de nouveau l'humanité: mais l'innocence de la mère fait que Merlin emploie pour le bien la connaissance du passé qu'il tient de son père, connaissance à laquelle Dieu ajoute celle de l'avenir. Dans l'œuvre de Robert, *Merlin* servait de trait d'union entre *Joseph d'Arimathie* et *Perceval,* qu'il introduisait. Cette dernière partie raconte la conquête finale du Graal par Perceval, sa disparition dans les cieux à la mort du héros et se termine par le récit, pris à Gaufrey, de la bataille suprême livrée par Arthur à son neveu Modred et de la ruine totale de l'empire breton. Nous ne saurions entrer ici dans l'analyse circonstanciée de cette immense composition cyclique de Robert de Borron.

Perlesvaux. Même fusion des données celtiques et de la légende du Graal dans *Perlesvaux,* à peu près de la même époque, qui racontait (il ne reste qu'une rédaction en prose) une quête du saint Graal à la fois par Perceval nommé Perlesvaux, Gauvain et Lancelot. La conquête en est réservée à un chevalier d'une absolue pureté, Perceval; Lancelot, l'amant de la reine Guenièvre, et Gauvain n'y parviennent pas.

Quête du saint Graal. Avec le *Lancelot* de Chrétien, Robert de Borron, le *Perlesvaux* en prose fut rédigée la *Quête du saint Graal,* où Perceval se trouve dépouillé de sa prérogative en faveur

de Galaad, donné pour fils à Lancelot. La *Quête,* qui fut mise sous le nom de Robert de Borron, est perdue en français, mais on en a une traduction portugaise. Elle fut plus tard remaniée, attribuée faussement à un Gautier Map (qui fut archidiacre d'Oxford et mourut d'ailleurs avant la fin du XII[e] siècle), et sous cette forme incorporée au *Lancelot* en prose, dont nous allons parler.

Lancelot en prose. Avec le *Lancelot* de Chrétien, d'autres poèmes et l'*Historia* de Gaufrey de Monmouth, fut composé, vers le début du XIII[e] siècle, le grand roman en prose de *Lancelot,* vaste composition cyclique qui suit Lancelot de sa naissance à sa mort et mêle à son histoire celle de toute la Table Ronde, notamment celle de Perceval et de la quête du saint Graal, menée à bien par Galaad. Comme le *Perceval* de Robert de Borron, *Lancelot* se termine par le récit de la catastrophe arrivée à Arthur et de l'écroulement de l'empire breton.

„Lancelot y est présenté comme aimant la reine Guenièvre depuis le jour où il a été armé chevalier; lorsque, après de nombreux exploits, il trouve l'occasion et le courage de lui avouer ses sentiments, elle ne peut résister à la prière d'un tel héros, et sur-le-champ, en gage d'amour, elle lui offre et lui donne un baiser. A travers bien des épreuves, il lui demeure toujours fidèle, et ce n'est qu'à la suite d'un enchantement, croyant

être dans ses bras, qu'il engendre Galaad, le futur conquérant du Saint-Graal. Les deux amants finissent leur vie sous l'habit religieux: après la terrible bataille où Arthur et le traître Modred s'entretuèrent et qui mit fin aux aventures de la Table ronde (car „il n'en échappa que trois hommes, dont le roi Arthur était l'un, qui était navré à mort"), la reine s'était faite religieuse, pour éviter les fureurs des fils de Modred, et Lancelot, après avoir vengé Arthur sur les fils du traître, ayant perdu ses amis et sa dame, se fit lui-même ermite"[1].

C'est ce long roman de Lancelot qui donne à toutes les aventures d'Arthur, de Perceval, de Lancelot, du Graal, la forme définitive sous laquelle elles furent conservées jusqu'au XV[e] siècle, époque où, grâce à l'invention de l'imprimerie, elles obtinrent même un regain de succès.

Disons pour finir que ce n'est pas la version originale du *Lancelot* que nous possédons, mais seulement un remaniement fait vers 1220 pour cadrer avec la *Quête du saint Graal,* qui y est même incorporée intégralement. Comme la *Quête,* le *Lancelot* remanié est attribué faussement par certains manuscrits à Gautier Map.

Lancelot anglo-normand. Un *Lancelot* anglonormand du XII[e] siècle (perdu) racontait la fin

1 Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, t. I.

des aventures du héros autrement que le roman en prose: Il y épousait la belle Iblis et terminait paisiblement sa vie auprès d'elle. On en a une version allemande faite avant 1200 par Ulrich de Zatzikhoven.

Perceforêt. Nous terminerons notre revue des romans bretons par la mention d'un roman en prose du XIV[e] siècle, *Perceforêt,* dont l'auteur s'est avisé d'amalgamer les légendes celtiques et les légendes ayant cours au moyen âge sur Alexandre-le-Grand, réunissant ainsi artificiellement deux cycles, l'antique et le breton: „Après ses guerres de l'Inde, Alexandre est poussé par une tempête sur les côtes de l'Angleterre. Il donne comme roi à ce pays un de ses compagnons, qui reçoit le nom de Perceforêt après avoir tué un enchanteur qui demeurait dans une forêt impénétrable. Perceforêt institue les chevaliers du Franc Palais. C'est sous son petit-fils que le Saint-Graal est transporté en Angleterre"[1].

Chapitre VII.

Vogue et influence des romans bretons.

Vogue extraordinaire des romans bretons; diffusion à l'étranger. La collection vraiment

[1] Petit de Julleville, op. cit., t. I.

énorme des romans bretons était achevée vers 1250. Nous avons déjà dit le succès extraordinaire qu'ils obtinrent en France. A l'étranger il en fut de même. Tous les romans importants de Chrétien, nous l'avons déjà vu, furent traduits en allemand. En Italie, vers 1270, Rusticien de Pise fait en français un extrait abrégé du cycle breton qui obtint beaucoup de succès et fut traduit en italien. Au XIII[e] siècle, *Lancelot* est traduit en vers néerlandais. Beaucoup de romans reçoivent des traductions en italien, en espagnol, en portugais, en anglais. C'est dire que dans toute l'Europe les romans bretons étaient universellement admirés: Dante les considère comme ayant donné à la langue française le premier rang dans la prose narrative (il parle des remaniements en prose); Brunet Latin dans son *Trésor* donne comme modèle de description le portrait d'Iseut du *Tristan* en prose.

Valeur littéraire. Quelle est, au point de vue esthétique, la valeur de ces romans? „Ils ont, dit G. Paris, quelque chose de trop factice et de trop maniéré pour nous plaire, mais on ne peut nier qu'ils contiennent de beaux morceaux (surtout le *Tristan*), et qu'ils nous montrent une prose déjà très sûre d'elle-même et visant à des effets artistiques“[1].

Mais cette appréciation est peut-être trop bienveillante. Pour L. Clédat, au contraire, „l'épopée

1 Littérature française au moyen âge.

courtoise n'est pas plus exempte que les autres genres littéraires des défauts de forme qu'on a si souvent signalés dans notre littérature du moyen âge: la négligence du style, les répétitions de mots et d'idées, la maladresse naïve des transitions, le manque de mesure dans les développements, l'uniformité des descriptions et des caractères. Il va sans dire que ces défauts étaient moins sensibles à nos ancêtres qu'à nous-mêmes. Les portraits de femmes, invariablement belles et blondes, de bons chevaliers, invariablement tendres et vaillants, nous fatiguent par leur monotonie; mais le public du moyen âge ne concevait rien qui fût au-dessus. Brunet Latin, dans son livre du *Trésor,* cite comme un exemple de description parfaite le portrait d'Iseut dans le roman en prose de *Tristan*: chacun des traits de sa physionomie, au lieu d'être individualisé, est l'objet d'un vague comparaison, qui ne manque pas de grâce poétique, mais où nous ne pouvons trouver quelque charme qu'à la condition d'oublier un moment que nous l'avons vue vingt fois ailleurs.

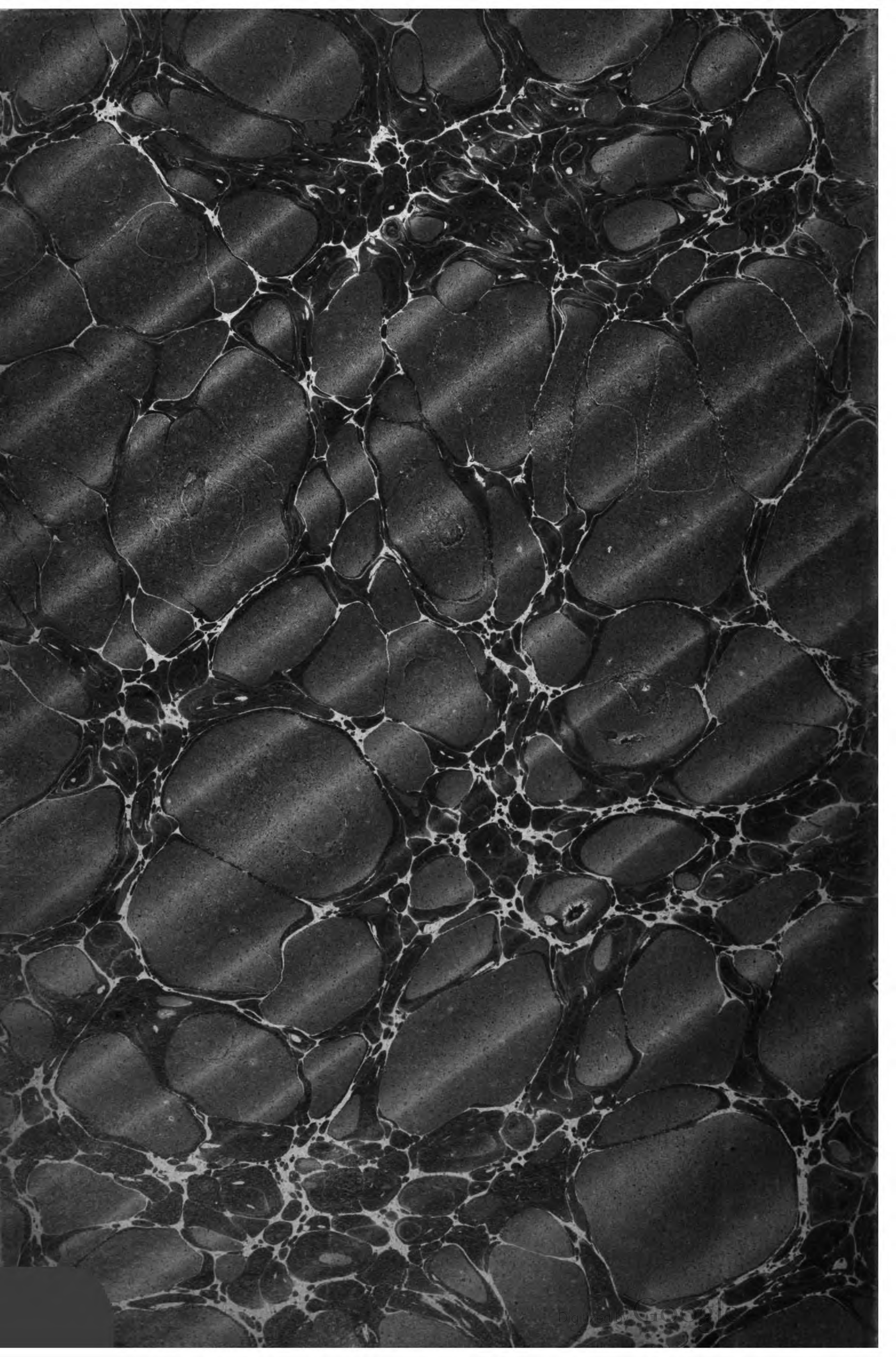
Les peintures de mœurs chevaleresques, les descriptions de fêtes, de tournois et de combats, nous plaisent encore par elles-mêmes lorsqu'elles sont vives et légères, mais elles valent surtout par les renseignements précieux qu'elles nous fournissent sur la vie réelle et sur l'idéal du monde chevaleresque[1]".

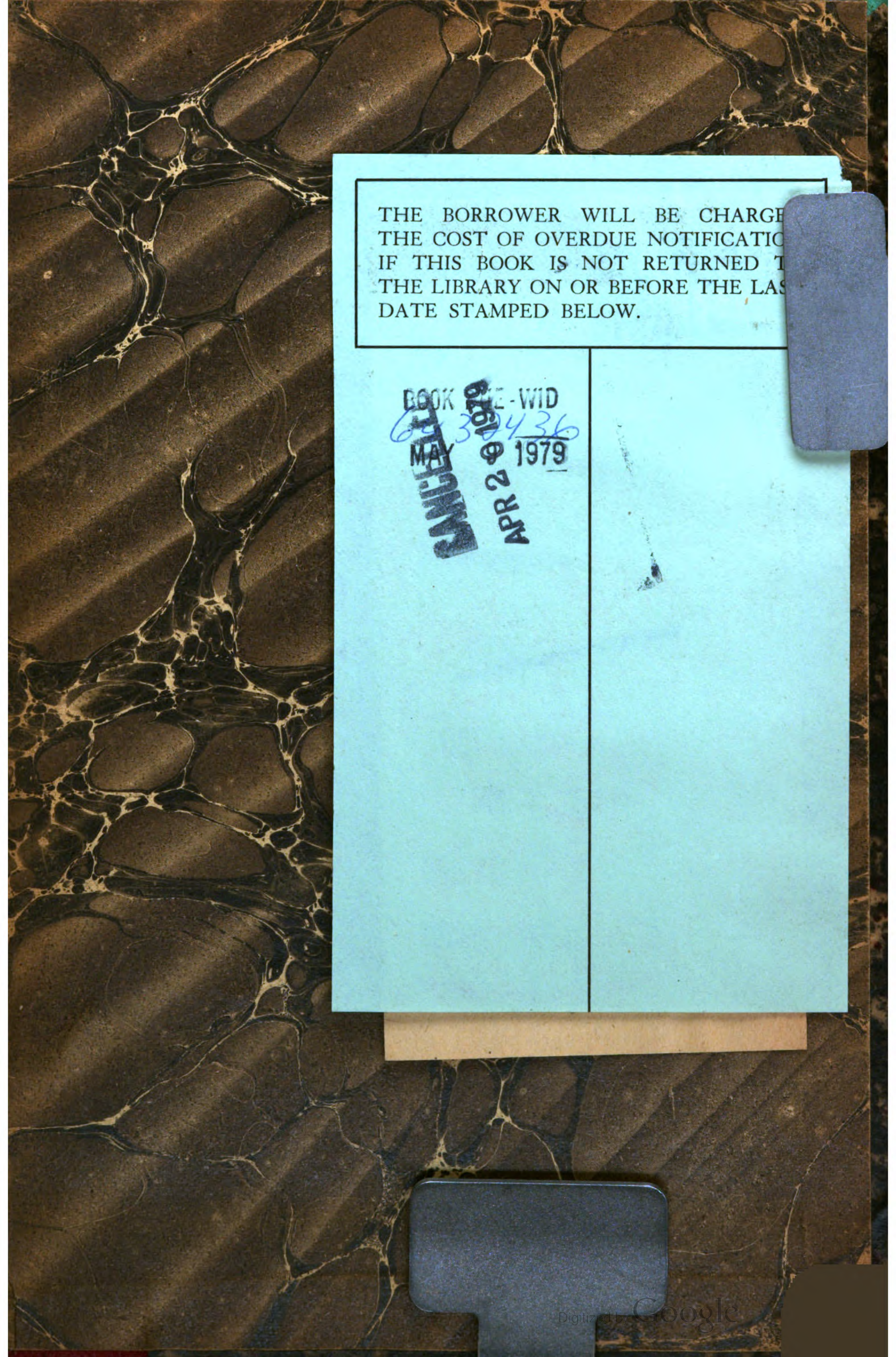
[1] Petit de Julleville, op. cit., t. I.

Influence sur les mœurs et la littérature. L'effet incontestable des romans bretons fut de modifier les mœurs en relevant le rôle de la femme et en propageant l'idée de courtoisie, ce qui donna naissance à la *galanterie.* Lancelot, Guenièvre, Gauvain, etc. étaient des types idéals que l'aristocratie se proposait pour modèle: chacun s'efforçait sinon de les égaler, du moins de les imiter dans une certaine mesure. C'était les arbitres du bon ton, de l'élégance, des modèles de „prouesse". Ils n'ont pas peu contribué à affiner la chevalerie en relevant son idéal et ont influé sur les mœurs en donnant un rôle prépondérant à la femme, laissée jusque là dans un état d'infériorité. On peut dire que par eux la physionomie du moyen âge a été modifiée assez sensiblement et que s'il n'est pas absolument juste de se représenter cette époque uniquement sous une teinte chevaleresque et galante, ce qu'on a fait longtemps, c'est du moins à cause d'eux et parce qu'on s'exagéra leur importance, qu'on est tombé dans cet excès.

Même si l'on n'admettait point qu'ils ont eu une influence réelle sur les mœurs, il faudrait admettre qu'ils en ont eu une, et considérable, sur la littérature, puisque c'est à cause d'eux qu'à certains moments (par exemple au temps du romantisme), celle-ci a peint le moyen âge comme une époque de galanterie, de courtoisie, de mœurs et de sentiments raffinés.

Table.




THE BORROWER WILL BE CHARGE
THE COST OF OVERDUE NOTIFICATIO
IF THIS BOOK IS NOT RETURNED T
THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAS
DATE STAMPED BELOW.
MAY 1979
APR 2 0 1979
CANCELLED

